DOUZIÈME ANNÉE. — N° 278 1er AOUT 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

SOCIÉTÉ DE L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

*Nous rappelons que c'est le mardi 4 août, à deux heures de relevée, qu'aura lieu, au siège social, 28, rue Bergère, l'Assemblée générale ordinaire des actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux.

Occultisme et Surnaturel

L'article du docteur Grasset, que nous avons reproduit dans notre dernier numéro, ne me semble pas devoir clore notre petite querelle. J'oserais même presque dire qu'en précisant sa pensée, l'auteur, bien loin de résoudre mes critiques, les a plutôt renforcées.

Qu'avais-je, en effet, reproché au docteur Grasset?

Je lui avais reproché d'affirmer *a priori*, de poser en principe que l'étude des phénomènes médianimiques ne peut aboutir à la démonstration de l'existence d'un au-delà.

Or, à cela, le docteur Grasset répond :

« Je ne nie pas le problème du Surnaturel ; mais je crois qu'il appartient à la théologie, dans laquelle je décline toute compétence et que je sépare soigneusement de la science... Je ne garde, parmi les phénomènes occultes, que ceux qui sont susceptibles d'être étudiés avec l'esprit et les méthodes scientifiques. »

Ne trouvez-vous pas que la simple juxtaposition de ces deux phrases fait éclater, avec évidence, la justesse de nos observations?

⁂

Pour le docteur Grasset, les faits *surnaturels* existent, mais ils n'ont rien de commun avec les faits *occultes*.

Que faut-il donc entendre, d'après lui, par ces mots : faits occultes?

J'ouvre son ouvrage et je lis :

« L'occultisme n'est pas l'étude de tout ce qui est *caché* à la science, c'est l'étude des faits qui, n'appartenant pas *encore* à la science (je veux dire: à la science *positive* au sens d'Auguste Comte) *peuvent* lui appartenir un jour. Les faits occultes sont en marge ou dans le vestibule de la science, s'efforçant de conquérir le droit de figurer dans le texte du livre ou de franchir le seuil du palais. Mais il n'y a aucune contradiction logique à ce que ces faits cessent, un jour, d'être occultes pour devenir scientifiques. »

Cette définition a le tort, comme on dit, de mettre la charrue avant les bœufs. Elle préjuge ce que, précisément, il faut démontrer.

Comment, en effet, savoir d'avance, en présence de tels faits, dont on ne connaît ni l'origine, ni la nature, et déclarés occultes en raison même de ce mystère, que ces faits, lorsqu'on les aura désoccultés, appartiendront à la science plutôt qu'à la théologie ?

De deux choses l'une :

Ou l'on nie l'existence des faits surnaturels, et l'on est en droit, dans ce cas, de prétendre que tous les faits, dits occultes, pourront un jour s'expliquer par les lois naturelles et, par conséquent, devenir scientifiques.

Ou l'on admet l'existence des faits surnaturels, et on n'a pas, dans ce cas, le droit de dire, avant tout examen, que, parmi les faits appelés occultes aujourd'hui, il ne s'en trouve pas quelques-uns, au

moins, que la science sera toujours impuissante à expliquer.

⁂

Il y a donc une contradiction évidente dans la pensée du docteur Grasset.

Est-ce à dire que nous le blâmions de séparer, comme il le fait, la science de la théologie?

Loin de nous cette intention ! Autant que le docteur Grasset, nous déclinons toute compétence en matière théologique et nous évitons, avec le plus grand soin, de nous aventurer hors du domaine des recherches positives.

Mais il n'en reste pas moins qu'entre le but et la méthode du docteur Grasset et les nôtres, la différence est essentielle, car nous restons logiques avec nous-mêmes.

Nous ne partons pas de cette idée que tous les phénomènes occultes seront *désoccultés* un jour, et nous n'apportons pas, par conséquent, dans l'étude ou l'observation que nous en faisons, le parti pris de les faire rentrer, coûte que coûte, dans les cadres de la science.

Nous partons, au contraire, de cette idée que, s'il existe des faits surnaturels, ces faits sont évidemment compris dans ceux que la science n'a pas encore *désoccultés*, et nous nous efforçons de faire, sans aucune arrière-pensée religieuse ou philosophique, le départ entre les faits qui, n'étant pas en opposition avec les lois de la nature connues, s'expliqueront sans doute un jour scientifiquement et ceux qui, en opposition évidente avec ces lois, ne semblent pas pouvoir s'expliquer jamais autrement que par des causes extra-naturelles, c'est-à-dire par l'au-delà.

Mais là s'arrêtent nos recherches. Nous n'empiétons pas sur le domaine des théologiens. Nous leur laissons le soin de définir les influences mystérieuses que nous avons pressenties et d'expliquer, suivant leurs lumières particulières, les faits qui scientifiquement nous paraissent inexplicables.

⁂

Ce faisant, nous croyons fermement rester, nous aussi, dans les limites de la science positive au sens d'Auguste Comte ; nous croyons même, quelque outrecuidante que puisse paraître cette prétention, nous y maintenir mieux que M. le docteur Grasset, puis qu'aucune idée préconçue sur l'origine des phénomènes ne risque de fausser nos observations...

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La fin de l'Autocratie turque et le Merveilleux.*

Les dépêches de Constantinople nous apportent un curieux renseignement :

C'est l'astrologue du Sultan qui a décidé Sa Hautesse à doter la Turquie d'une Constitution.

Le 22 juillet au soir, le nouveau grand-vizir Saïd, les ministres et les conseillers du Sultan étaient réunis à Yildiz. La discussion fut vive et longue. Personne n'osait prononcer le mot Constitution ; le Commandeur des Croyants restait plongé dans une sombre rêverie.

Ce fut alors que le vieil astrologue arabe du Sultan, le cheick Aboul Nouda, gravement malade, se fit porter dans la salle du conseil. Le vieillard oraculaire leva sa main défaillante et déclara ce qu'il avait lu dans les astres : il fallait céder, ou c'était le renversement du trône. Un grand silence s'était fait autour du moribond prophétique.

— « C'était écrit ! » murmura Sa Hautesse en se levant.

(Ne croyez pas que j'invente rien. Voyez, notamment, le *Matin* du 28.)

Et c'est sans doute la dernière fois qu'un prince européen, ou à peu près, aura pris une décision grave sur le conseil d'un astrologue. Non que la superstition soit éteinte sur les trônes ! Pas plus que dans la foule. Mais ce n'est pas à l'astrologie que croient les deux ou trois monarques mystiques de l'heure présente. L'astrologie est en baisse. On n'a pas éteint les lumières d'en haut, selon le vœu de Viviani, mais l'impertinente prétendue science des astronomes (*Melior est humilis rusticus qui Deo servit*, dit l'*Imitation*) les a dépouillées de leur prestige. Ce que disait, pour excuser son infidélité, Barbey d'Aurevilly à sa vieille amie :

Tu n'as plus de mystère au fond de ton sourire,

on peut le dire aux étoiles, ces vieilles amies de tous les rêveurs.

Il n'en était pas ainsi jadis ; chaque monarque avait son astrologue dont il ne méprisait pas les avis. Pour ne pas sortir de chez nous, et pour ne pas remonter au déluge, le sage roi Charles V ne prenait aucune détermination sans avoir consulté son astrologue en titre,

Thomas de Pisan, père de la savante Christine. On sait qu'il fonda un collège pour l'enseignement de cette science et qu'il combla de bienfaits maître Gervais Chrétien, « souverain médecin et astrologien du Roi Charles-Quint », dit Simon de Tharès, — astrologue de Charles VIII, — dans la curieuse liste qu'il a dressée de ses confrères.

Jal a publié, dans son *Dictionnaire critique*, — à l'article « Astrologues du Roi et de la Reine », — les noms de quelques-uns de ceux qui furent attachés officiellement à la personne de Charles VII, de Louis XII et de Henri III. Charles VII en possédait deux en titre. Louis XI en avait une demi-douzaine : Angelo Cattho, qui fut archevêque de Vienne, Pierre Chomet, Jacques Lhoste, Jehan d'Orléans, François Patenostre et Jacques Cadot, sans compter l'excellent Coictier, qui eut l'habileté de faire croire au roi que sa mort à lui, Coictier, ne précéderait que de vingt-quatre heures celle de Sa Majesté très chrétienne. Aussi le redoutable monarque portait-il un intérêt touchant à la santé de son maître mire. Walter Scott s'est servi de cette anecdote pour composer un amusant chapitre de *Quentin Durward*.

Nul n'ignore que Catherine de Médicis fut une fervente adepte de l'astrologie. Elle avait amené de Florence Luc Gauric qui tira l'horoscope de Henri II et prédit sa fin tragique. Cette fâcheuse prédiction ayant déplu, Gauric regagna l'Italie, où le pape Paul III le fit évêque de Civita-Ducale. Catherine lui donna pour successeur l'illustre Michel de Notre-Dame, savant docteur de Montpellier qui exerçait la médecine dans le midi, avec autant de désintéressement que de succès. Elle lui fit refaire l'horoscope d'Henri II et le résultat fut le même. Dans le quatrain 35 de la première Centurie, Nostradamus annonce ainsi la mort du roi, frappé à l'œil dans le tournoi par un éclat de la lance de Montgomery :

Le lyon jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duelle,
Dans caige d'or les yeux lui crèvera :
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.

Mais le plus intime conseiller astrologique de l'illustre reine fut Cosme Ruggieri. Balzac a écrit une page remarquable sur ces Ruggieri, dans sa *Catherine de Médicis*.

Un des plus savants hommes du XVIe siècle fut Ruggier, médecin de Laurent de Médicis, père de Catherine. Ce Ruggier fut appelé le Vieux (*Vecchio Ruggier* et *Roger l'Ancien*) chez les auteurs français qui se sont occupés d'alchimie, pour le distinguer de ses deux fils, Laurent Ruggiero, surnommé le Grand par les cabalistes, et Cosme Ruggiero, l'astrologue de Catherine. L'usage a prévalu de les appeler Ruggieri. Ruggieri le Vieux était si considéré de la maison des Médicis que les deux ducs Cosme et Laurent furent parrains de ses enfants. Il dressa, de concert avec le fameux mathématicien Bazile, le thème de nativité de Catherine, où les principaux événements de la vie de la future reine furent prédits avec une déconcertante exactitude : les malheurs qui signalèrent le commencement de sa vie (siège de Florence); son mariage avec un fils de France, l'avènement inespéré de ce fils au trône, le nombre de ses enfants, et que trois de ses fils devaient être rois tour à tour, deux de ses filles reines, tous mourir sans postérité. Ce thème se réalisa si bien que beaucoup d'historiens l'ont cru fait après coup.

Nostradamus produisit, au château de Chaumont, où Catherine alla lors de la conspiration de La Renaudie, une femme qui possédait le don de lire dans l'avenir. Or, sous le règne de François II, quand la reine voyait ses quatre fils en bas âge et bien portants, avant le mariage d'Elisabeth de Valois avec Philippe II et celui de Marguerite avec Henri de Bourbon, Nostradamus et son amie confirmèrent les circonstances du fameux thème. Cette femme affirma que le dernier enfant couronné mourrait assassiné. Après avoir placé la reine devant un miroir magique où se réfléchissait un rouet, sur une des pointes duquel se dessina la figure de chaque enfant, la sorcière imprimait un mouvement au rouet, et la reine comptait le nombre de tours qu'il faisait. Chaque tour était, pour chaque enfant, une année de règne. Henri IV, dont la spirituelle figure ironique apparut ensuite sur une des pointes du rouet, fit vingt-deux tours. La sorcière dit alors à la reine qu'Henri de Navarre serait roi de France et règnerait vingt-deux ans. D'où l'animadversion de Catherine contre le Béarnais.

Désireuse de connaître quelque chose relativement à sa propre mort, il lui fut dit de se méfier de saint Germain. Dès ce jour, pensant qu'elle serait renfermée ou violentée dans le château de ce nom, elle n'y mit plus les pieds, bien que Saint-Germain lui eût été beaucoup plus commode par sa proximité de Paris que tous les châteaux où elle alla se réfugier avec le roi pendant les troubles.

Quand elle tomba malade, quelques mois après le meurtre du duc de Guise aux Etats de Blois, elle demanda le nom du prélat qui vint l'assister ; on lui dit qu'il se nommait Saint-Germain. — « Je suis morte ! » s'écria-t-elle Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs accompli le nombre d'années que lui accordaient tous ses horoscopes.

Henri IV lui-même, le spirituel et sceptique Béarnais, ne fut pas rebelle à la foi astrologique. Au moment de la naissance du dauphin, il chargea le docteur Roch Le Baillif, sieur de la Rivière, de tirer son horoscope. Le futur Louis XIII était né, — comme nous l'apprend son médecin Héroard, le 29 août 1601, « quatorze heures dans la lune nouvelle, à dix heures et demie et demi-quart ». Durant sa grossesse, la reine « demandait souvent combien on tenait de la lune, craignant d'accoucher d'une fille, sur l'opinion vulgaire que les femelles naissent sur le décours et les mâles sur la nouvelle lune ».

Au témoignage d'Héroard, le sieur Pietro Aleuse, commandeur de Naples, fit aussi l'horoscope du petit Louis XIII, puis celui de Monsieur. Lors de la naissance de Louis XIV, le célèbre Jean Morin dressa son thème de nativité dans la chambre même de la reine. On sait qu'on doit à Morin les premières recherches sérieuses sur la détermination des longitudes; c'était un mathématicien éminent. Les plus grands seigneurs de la cour venaient lui demander leur horoscope. Richelieu et Mazarin le consultèrent. Molière l'a mis en scène dans *les Amants magnifiques*, sous le nom de l'astrologue Anaxarque. Vallot, médecin de Louis XIV, lisait dans les astres, au début de chaque année, quelles seraient les maladies menaçantes pour le Roi pendant les douze mois suivants. Il y renonça en 1669 (ou du moins à tenir registre de ses prédictions), parce que l'événement les confirmait d'une manière si rigoureuse qu'on l'accusait d'avoir écrit après coup !

GEORGE MALET.

Les Séances du médium Miller

(Suite)

SÉANCE DU 23 JUIN 1908

Nous avons passé la séance qui eut lieu chez Mme E. Noeggerath le 23 juin 1908 parce qu'il importait de parler, avant tout, de la séance de contrôle, dont le directeur de cette revue a entretenu aussi les lecteurs dans le numéro du 1er juillet 1908. Nous revenons donc en arrière pour apprendre ce que fut la séance du 23 juin.

Après une allocution de M. Alfred Bénezech, qui trouva des termes éloquents, un hymne, composé par Bonne Maman, fut chanté par Mme Lamoureux. A la fin de ce chant, une forme parut, bien vague, et nombre des assistants ne la virent pas. Betsy dit alors que Pablo, qui était bien près des rideaux, à gauche, devait s'éloigner, et quand il eut pris place plus loin, assis sur le parquet, une autre forme parut, pâle, indistincte ; elle ne put dire son nom, et elle se retira après quelques instants.

La troisième apparition dit : « Bonne Maman ». Elle était moins puissante encore qu'aux précédentes fois. Elle ajouta : « Bonsoir, tout le monde », demanda à sa fille, Mme E. Noeggerath, si elle était vue d'elle, nomma Anna, Rona, Pablo, Mme Bayer, Mme Lamoureux et sa petite fille « Maria ».

La quatrième apparition avait l'aspect d'un enfant. Elle se tint devant Mme Noeggerath, qui lui demanda qui elle était, sans obtenir de réponse, puis elle avança un peu, et on entendit : « Marie ». Alors Mme Noeggerath demanda :

— Y a-t-il une personne ici qui a eu un enfant du nom de Marie ?

— Oui, moi... Anne-Marie, dit une des assistantes, Mme Simon.

En même temps l'apparition appelait :

— Maman !

— Est-ce toi, Nénette ? demanda Mme Simon.

— Oui, maman.

— Puis-je t'embrasser ?... Je ne te toucherai pas.

— Viens, dit la forme.

Mme Simon va à la forme, s'agenouille, l'embrasse, et la forme infantile se retire.

Quand Mme Simon est revenue à sa place et qu'on l'interroge, elle dit :

— Je vous dirai quelque chose que je n'ai pas voulu dire d'avance. A une séance qui eut lieu ici, chez Bonne Maman, en janvier dernier, on m'a dit que je verrais ma fille et à un anniversaire. Or, elle est morte un vingt-trois et un mardi. Il y a sans doute ici des personnes qui assistaient à cette séance ?

— Oui, dit Mme Letort, nous y étions. C'était le médium Peters.

— Avez-vous senti son haleine ? (de l'apparition) demande un assistant.

— Oui, j'ai senti de la chaleur... j'ai senti de la mousseline, répond Mme Simon avec de l'émotion dans la voix, mais d'un ton tranquille.

Une forme qui se présenta après cet incident donna le nom de Marguerite Bénezech. M. Alfred Bénezech n'admit pas ce nom, et il voulut avoir d'autres renseignements, mais la forme ne put s'expliquer. Il fut dit par coups, dans le cabinet, que c'était une ancêtre, ce qui amena à s'informer de l'époque à laquelle elle vivait. La réponse par coups fut que c'était une parente du grand-père de M. Bénezech.

La forme qui succéda avança hors des rideaux et dit :

— Madeleine.

— Madeleine qui ? demande-t-on,

— Madeleine Germain.

— Qui connaît cette personne? fait le médium, toujours parmi nous.

On ajoute : « Est-ce un homme ? — Non. — Est-ce une femme? — Oui ». Mais aucune dame ne se rappelle d'une Madeleine Germain. On poursuit en demandant si c'était une parente, mais du cabinet on répondit, probablement la voix de Betsy, que c'était une amie.

On vit remuer les rideaux, et Mme Noeggerath annonça qu'elle sentait un vent froid. Bientôt, ce qui fut remarquable, une apparition se forma derrière sa chaise, donc en dehors des rideaux, à gauche, alors que le médium était assis à droite, à une distance d'au moins deux mètres. Elle était un peu plus distincte, un peu plus dense que les formes précédentes. C'était Angèle Marchand, qui dit à Mme Priet : « C'est moi, maman ». Elle s'avança au devant des rideaux, et Mme Priet, qui se leva, vint l'embrasser. On entendit claquer le baiser. Ensuite Angèle Marchand appela M. Bénezech, et elle le baisa au front. Revenu à sa place, celui-ci dit : « J'ai reçu le baiser à travers la draperie ».

Une main toucha Mme Noeggerath, puis Mme Bayer, ce que constata fort bien M. Letort; Miller entra dans le cabinet que les assistants refusèrent de visiter, et après des chants, et quand Betsy eut commandé la chaîne et demandé plus de lumière, le premier phénomène qui se produisit fut l'apparition dans la tente, les rideaux tirés, de trois formes ensemble, qui dirent chacune leur nom : « Effie Dean... Carrie West... Lillie Roberts... », et qui demandèrent si on les voyait bien. On apercevait bien leur diadème lumineux, et elles se mouvaient indépendantes les unes des autres. Elles saluèrent et se retirèrent.

M. Letort remarqua, pendant cette dernière manifestation, que la lumière était assez bonne pour qu'il pût distinguer tous les assistants.

Betsy, du cabinet, demanda ce que « le pasteur » pensait de cela, et M. Bénezech répondit que « c'étaient des personnes bien réelles ». L'assistance s'informe si elle a compris la réponse, car M. Bénezech a parlé en sa langue maternelle, et Betsy assure que oui, car elle comprend le français,

Betsy fit transporter la lumière au coin opposé où celle-ci se trouvait, et elle demanda ensuite qu'on fît la chaîne. Le rideau s'agita, et un nuage ayant à peu près de la forme d'une boule transparente, d'un blanc assombri, se montra au haut des rideaux et bien détaché d'eux. Du moins ceux qui étaient assez près du cabinet purent se rendre bien compte de la formation du phénomène. Le nuage flotta, descendit, devint plus compact, toucha Mme Noeggerath, toucha le genou de Mme Bayer, se posa sur le parquet, et le même phénomène que nous avons si souvent décrit, et que l'on voit à presque toutes les séances de Miller, eut lieu.

Une fois formée, l'apparition se tenait près de Mme Noeggerath et celle-ci nous apprend que l'apparition la touche, qu'elle sent sur son front une main douce, « comme une main de femme ». L'apparition essaya de parler, faisant : « E...é...é... », et enfin dit très vite : « Noeggerath ». Ce serait Emile, le mari de Mme Noeggerath. On entendit claquer un baiser, puis le nom de « Maria » sortit de l'apparition. Mlle Noeggerath demanda : « Puis-je m'avancer? » Elle alla à l'apparition, qui l'embrassa. On entendit encore, distinctement : « Que je suis heureux!... Que le bon Dieu vous bénisse tous! » et la forme se retira dans le cabinet. On s'informa dans l'assistance si c'était la première fois que l'esprit se matérialisait, et des coups furent frappés dans le cabinet pour dire oui. On demanda aussi des détails sur le fantôme à Mlle Marie Noeggerath, et elle répondit : « Il avait un voile, mais on sentait la barbe », et elle affirma que c'était la taille de son père.

Au cours de la séance, Mlle Noeggerath dit à Mme Letort, près de laquelle elle se trouvait placée :

— Il y a une chose qui me trouble, c'est que mon père et Bonne Maman m'ont appelée « Maria »; et jamais ni eux ni personne autre ne m'ont appelée ainsi : je m'appelle Marie.

— C'est possible, répondit Mme Letort, aussi cela doit-il signifier quelque chose. Est-ce que Maria ne serait pas votre vrai nom? En ce cas, ils l'auraient dit pour vous donner une preuve d'identité. Le médium et nous tous aussi nous savons que vous vous appelez Marie.

— Non, répliqua d'abord Mlle Noeggerath, on ne m'a jamais appelée autrement que Marie...

Puis elle réfléchit quelques instants, et elle s'exclama ensuite, en saisissant et pressant la main de Mme Letort :

— Mais si, mais si pourtant ! Mon acte de naissance porte le nom de Maria. Je me le rappelle maintenant, et personne ici ne savait cela.

Sur l'ordre de Betsy, on ne faisait plus la chaîne, et, après l'apparition qui s'était nommée E... Noeggerath, il y eut encore une autre matérialisation en dehors du cabinet, par le procédé que nous connaissons. Quand la forme fut en pied, elle s'annonça ainsi : « Charles Lamoureux ». On vit mieux qu'aux autres fois cette apparition, du moins Mme Bayer et M. Le-

tort, qui étaient tout près du cabinet, à droite. On distingua une tête découverte, chauve et bien ronde, portée sur un buste large, et Mme Bayer affirma tout haut qu'il y avait une ressemblance entre cette apparition et le portrait de Charles Lamoureux qui est chez sa veuve.

Betsy avait demandé que Mme Bayer et M. Letort se plaçassent plus loin. En se déplaçant, M. Letort remarqua que la chaise vide de Mme Bayer le suivait, et il dit tout haut : « Tiens ! la chaise qui se déplace sans que je voie qui la touche. » Mme Bayer s'était mise devant Mme Letort et Mlle Noeggerath, et M. Letort s'assit sur le parquet.

La chaise avait été avancée devant le cabinet de cinquante centimètres, peut-être davantage. Une nébulosité ronde parut, flotta. Quand elle fut devenue un peu plus dense et tandis qu'elle se maintenait à une certaine hauteur, une flamme, quelques secondes, papillonna sous elle. Cette flamme parut soudain être attirée par la nébulosité et elle alla s'y engouffrer. La nébulosité flotta encore quelques instants, devint une boule opaque qui tomba sur la chaise, et une matérialisation se forma par le procédé ordinaire.

Ce fut le Dr Benton qui parut debout sur la chaise. M. Letort, qui le voyait certes mieux que personne, ne distinguait pas ses traits, mais il voyait bien sur la chaise un long corps mince enserré dans une jaquette, corps enveloppé de draperies flottantes, et il peut jurer que ce n'était pas le médium ; d'ailleurs, le procédé du phénomène écartait toute idée de fraude.

Le Dr Benton demanda à M. Letort s'il voulait s'approcher et essayer de remuer la chaise. M. Letort se glissa jusqu'à la chaise, et, à genoux, empoignant les barreaux de la chaise, il essaya plusieurs secousses : il ne réussit pas à produire le plus petit ébranlement. Le Dr Benton appela Léon Denis, Alfred Bénezech, le commandant Mantin, et il leur demanda d'essayer à leur tour de remuer la chaise ; mais ceux-ci en furent pour d'infructueux efforts, et ils revinrent à leur place.

Le Dr Benton descendit de la chaise, et il le fit avec une agilité qu'est loin d'avoir le médium. La démarche du fantôme et de Miller est si dissemblable !

Le Dr Benton fit de longues recommandations pour la prochaine séance, qui serait une séance de contrôle, et quand il rentra dans le cabinet, Mme Bayer et M. Letort revinrent à leur place.

Après le Dr Benton, la forme qui se montra dit : « Joséphine Case ». Elle se tenait grande, gracieuse, dans des draperies qui tombaient. Elle agit comme elle fait toujours. Elle montra sa main, son bras, qu'on vit bien dans la manche de mousseline, et elle demanda plusieurs fois : « Pouvez-vous voir mon bras ? »

Betsy, après la rentrée de Joséphine Case dans le cabinet, commanda de baisser la lumière. L'obscurité fut presque complète. Un phénomène que nous n'avions encore jamais vu se produisit. Parut un petit triangle lumineux au centre duquel brûlait une flamme vive. Cela papillonna devant le cabinet, monta au plafond, redescendit, et se tint quelque temps, brûlant toujours, à la hauteur d'un mètre cinquante du parquet. « Voilà ce que nous appelons des lumières astrales », dit Betsy ; puis elle ajouta : « On n'obtient cela avec aucun autre médium ».

De la lumière astrale partit une voix qui dit :

— Charlotte Chazarain.

Puis la lumière s'éteignit.

Du cabinet on demanda à Léon Denis de se déplacer, et une autre lumière, semblable à la première, troua l'opacité sombre de la pièce, voltigea, semblant actionnée par les fils d'une machine invisible. Un nom sortit encore de cette lumière : « Bonne Maman » ; puis ces mots : « Je viens pour protéger le médium », et la lumière s'évanouit.

Betsy demanda que les assistants chantassent. On entonna *Frère Jacques, dormez vous*, mais le « contrôle » réclama autre chose, et alors on chanta la chanson du passeur de Pont-l'Abbé : *le Biniou* Une autre lumière astrale parut, mais elle vécut moins longtemps que les précédentes. D'elle sortit un nom : « Frédéric ».

La lumière ayant été remontée, une forme qui se présenta, pâle, indistincte, dit : « Louis... papa », mais on ne put apprendre pour qui elle venait. Plusieurs lumières astrales, affectant cette fois des flammes seules, voltigèrent, coururent comme des feux follets, un temps assez court ; puis une forme parut qui jeta le nom d'Anna Garsault. Une des assistantes, Mme Bossel, dit : « Merci ». C'était le nom de sa mère.

Une forme ne fit qu'apparaître, et elle referma immédiatement les rideaux. Betsy demanda de baisser la lumière, et bientôt on l'aperçut s'encadrant dans les rideaux. Elle parla longtemps pour indiquer toutes les précautions qui devaient être prises dans la séance de contrôle, pour bien régler celle-ci. Le médium serait mené aux rideaux avant qu'aucun des assistants qui ne seraient pas du contrôle n'entrât dans la pièce où se tiendrait la séance, etc. Elle dit plus tard : « Où il n'y a pas de fleurs, on ne peut pas prendre de miel ». Elle était la grande abeille femelle, le Dr Benton, l'abeille mâle. Elle voulait des personnes sympathiques, afin de protéger son médium, pour ne pas faire de mal à celui-ci. Elle redemanda un chant, et l'on rechanta la chanson du passeur de Pont-l'Abbé. « Très gentil ! » fit Betsy en français, quand le chant eut cessé.

Betsy quitta le cabinet, se pencha sur Mme Bayer,

et elle rentra. M. Letort vit bien des yeux qui brillaient dans une figure noire, assez ronde. Elle reparut, éclata de son rire habituel, et elle dit : « Je parle français, pas beaucoup, mais je comprends. J'ai apprendi ». Quelques assistants demandèrent : « Qui vous a donné des leçons de français ? » Elle ne répondit pas, rentra dans le cabinet, reparut, lançant : « Au revoir. A jeudi soir ». Mme Priet entonna *Svanee river*. On entendit la voix éclatante et particulière de Betsy qui se mêlait à la chanson américaine, mais on ne la vit pas. A la fin du chant, elle répéta : « A jeudi ! » dit : « *Good night* ! » et Miller sortit du cabinet, projeté dehors comme les autres fois.

CHARLES ET ELLEN LETORT.

(*A suivre*).

CEUX QUI CROIENT AU « MERVEILLEUX »

Chez M. le comte L. de Larmandie

Nul ne peut être étonné d'apprendre que M. le comte Léonce de Larmandie croit au « Merveilleux ». Il n'en saurait être autrement, en effet, de l'écrivain qui fit récemment paraître, chez l'éditeur Chacornac, cette nouvelle terrifiante : *Un Essai de Résurrection*, dont notre excellent collaborateur George Malet nous donnait, dans une de ses dernières chroniques, une si intéressante et si complète analyse. Je connaissais donc, avant d'aller l'interroger, l'opinion générale de M. de Larmandie. Mais ce que je ne connaissais pas, et ce que vous ignorez également, c'est l'opinion particulière qu'a, sur chacun des groupes de phénomènes que nous étudions, l'aimable délégué de la Société des Gens de Lettres. C'est cela que je suis allé lui demander.

Sachez déjà que M. de Larmandie ne croit pas, mais pas du tout, au spiritisme,

« — Le spiritisme ? me dit-il, mais c'est une blague !

— La doctrine, s'entend ?

— Et les phénomènes donc ! » s'exclama M. de Larmandie.

Cette réponse, je dois l'avouer, m'étonna quelque peu.

« — Comment, vous ne croyez pas à la réalité...

— Des phénomènes provoqués ? Non, pas le moins du monde. »

Et mon interlocuteur ajouta :

« — Ils ne m'inspirent aucune confiance. Je les crois truqués.

— Tous ?

— Tous... Non, mais presque tous, et c'est pour cela qu'ils ne m'intéressent généralement pas.

— Vous croyez, du moins, aux phénomènes spontanés ?

— Oui... seulement il me faut des preuves sérieuses. Mais enfin, j'y crois beaucoup plus volontiers qu'aux autres, car leur réalité me paraît plus certaine.

— En avez-vous vu ?

— Oui. En 69 et 70, j'ai vu, dans la maison même que j'habitais alors, des lévitations de meubles très lourds, accompagnées de chutes de pierres. Ces manifestations spontanées durèrent deux mois environ : c'est dire qu'on eut tout le temps de s'assurer de leur parfaite réalité.

L'immeuble fut soigneusement fouillé et on ne découvrit rien de suspect. Inutile de dire qu'il n'y avait aucune trappe nulle part, ni aucun trou dans les murs, dans les plafonds ou dans les parquets. Les fermetures des portes et des fenêtres, vérifiées, furent trouvées très solides. Donc, personne ne pouvait s'introduire dans la maison.

Les phénomènes n'en continuèrent pas moins à se produire.

— Et vous les expliquez ?...

— Sans faire appel aux désincarnés, qui doivent avoir mieux à faire que cela, mais par l'intervention de ces êtres invisibles qui peuplent également l'espace et qu'on appelle des élémentals, des démons.

Ces êtres connaissent évidemment certaines forces de la nature dont nous ne soupçonnons même pas l'existence, et ils s'en servent. Ils font de la haute physique.

— Alors les dictées, les révélations parfois très précises ?...

— Plaisanterie que tout cela ! Celui qui prétend obtenir des communications de désincarnés est un farceur.. ou un naïf : un farceur si les dictées sont truquées, un naïf si elles ne le sont pas.

— Un naïf, pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais c'est très simple : parce qu'il y a substitution de personnes ; celui qui dicte n'a rien de commun avec celui qui porte le nom dont est signée la communication. C'est un faussaire qui se joue de la crédulité humaine ; c'est un démon qui s'est renseigné, afin de pouvoir répondre aux questions qu'on lui posera.

Pour s'en convaincre, il suffit de les lire, ces fameuses dictées, de lire surtout les vers effroyablement faux et grotesques, soi-disant dictés par les plus grands poètes. Homère, Racine, Corneille, Hugo, Musset, qui ne se dérangeaient pas très facilement pendant leur vie, courant un peu chez tout le monde, après leur mort, pour composer des vers de mirliton, c'est à mourir de rire !...

— Bien. Je vois que vous êtes sceptique sur tous ces points. Mais les matérialisations, qu'en pensez-vous?

Quand un fantôme apparaît à une assemblée, que deux, trois, quatre personnes le reconnaissent pour être un parent ou un ami, y a-t-il également substitution de personnes ?

— Oui, très certainement.

Mais d'abord, laissez-moi vous dire que, tout comme les phénomènes de lévitation, les phénomènes de matérialisation obtenus par les médiums sont presque tous truqués. Il est si facile de frauder en de pareilles matières !

Quand elle n'est pas le résultat d'une fraude habile, la forme que l'on a devant soi n'est pas un être réel, c'en est l'image, la simple image animée.

De même qu'un sculpteur humain reproduit avec de la glaise les traits de son modèle, le sculpteur invisible, élémental ou démon, toujours en utilisant les forces naturelles inconnues, fabrique une enveloppe, un mannequin, une coque, qui peut être parfois une reproduction très exacte du corps du disparu. Il n'y a qu'illusion et mensonge.

— Les morts échappent aux vivants...

— Oui, reprend vivement M. de Larmandie ; mais cela ne veut pas dire que les vivants échappent aux morts.

— Vous entendez par là ?...

— Que les morts exercent sur les vivants une influence réelle et indéniable, qu'ils les conseillent et qu'ils les guident.

— Quand ?

— Soit pendant le sommeil, soit même pendant l'état de veille.

— Pourriez-vous me citer des exemples ?

— En voici deux :

Le premier a trait à un de mes bons amis qui, voulant un jour conduire sa femme chez des personnes de connaissance, se heurta à un refus catégorique. Malgré toutes les bonnes raisons qu'il lui donna, sa femme ne voulut point revenir sur sa regrettable décision.

La démarche était urgente et nécessaire. Une abstention pouvait compromettre gravement les intérêts du mari.

Ce dernier, rentré dans son cabinet de travail, eut l'idée d'adresser à son père — qui était mort — une prière mentale. Il le supplia d'exercer une pression sur l'esprit de sa femme et de la déterminer à le suivre.

Quelques secondes plus tard, la femme entrait dans le cabinet et, d'une voix singulièrement émue, disait à son mari : « Quand faisons-nous cette visite ?... »

Simple coïncidence ? poursuit M. de Larmandie. C'est possible ; mais, étant donné les circonstances que je vous ai relatées, la possibilité de l'intervention du père ne peut-elle être également envisagée ?...

Mon second exemple est personnel.

Il y a une dizaine d'années, j'aperçus en songe la vieille bonne qui m'éleva. Elle me tendait un petit bas d'enfant en prononçant ces mots : « Votre tante, avant de mourir, m'a chargé de vous remettre ceci... »

Le lendemain, en m'éveillant, je fis part à ma femme du songe que j'avais eu. Il fut décidé que j'irais, sans plus attendre, chez la vieille bonne, pour tirer cette affaire au clair.

Je fis comme il avait été convenu.

Dès que je lui eus expliqué l'objet de ma démarche, la brave femme me considéra avec stupeur, presque avec effroi, et balbutia : « Mais... vous êtes donc sorcier ?... » Puis elle me remit un petit bas d'enfant qui contenait une somme de trois cents francs et qui était exactement semblable à celui que j'avais vu dans mon songe. Ma tante le lui avait remis quelques instants avant sa mort en la chargeant de me le faire parvenir ».

M. de Larmandie m'assure qu'il conserve très précieusement ce petit bas. Il ajoute qu'il est persuadé que c'est sa tante qui l'informa elle-même, au moyen de ce songe, de la disposition qu'elle avait prise avant sa mort.

« — Pendant le rêve, continue M. de Larmandie, notre âme, momentanément libérée, descend vers les régions inférieures ou monte au contraire vers les plans supérieurs. Elle voit et comprend alors ce qu'elle est incapable de voir et de comprendre lorsque, durant l'état de veille, l'âme est rivée à la matière. Elle subit l'ascendant des êtres peuplant l'espace, âmes des morts, élémentals, démons, qui peuvent l'instruire du passé, du présent et de l'avenir, lui donner des conseils, bons ou mauvais selon la région qu'elle a gagnée, lui enseigner à pratiquer la vertu ou l'inciter, au contraire, à s'adonner au vice.

Je connais — il n'en manque pas, du reste — un exemple très frappant de mauvaise influence.

— Citez-le moi ?

— Il s'agit d'un homme qui, tous les matins, avant le lever du jour, éprouvait l'impérieux besoin de martyriser son petit chien. Le pauvre animal subit mille tortures de son maître.

Eh bien, cet homme, qui semble pourtant si cruel, n'était nullement méchant. En plein jour, il regrettait

très sincèrement ses brutalités de la nuit et il en était honteux.

Comment expliquer cela ?

« Le bonhomme était fou », diraient certains.

Cette explication ne me satisfait pas. Je crois plutôt à l'intervention d'un esprit du mal, d'un démon, qui, pendant la nuit, exerçait sur l'âme du dormeur, attirée vers les régions inférieures, sa néfaste influence. C'est là, à mon avis, la seule explication qui explique réellement quelque chose.

Et combien de prétendus fous sont, en réalité, des influencés, des possédés !

— Croyant à l'influence des êtres invisibles sur l'âme humaine, vous devez croire également que l'âme des vivants influe sur leur corps, et qu'il est possible de déterminer la valeur des signes qu'elle y imprime ?

— Oui certes, répond M. de Larmandie.

— Alors, vous croyez à la chiromancie ?

— Dans une certaine mesure. Il me semble toutefois que rien n'égale encore l'examen du visage. Là, toutes les passions sont profondément inscrites.

Mais il est évident que la main, comme d'ailleurs toutes les autres parties du corps, porte aussi des signes indicateurs ; ses lignes peuvent donc être étudiées avec fruit. Seulement, à mon avis, la lecture doit être moins facile et moins sûre dans la main que sur le visage.

— Et dans l'écriture ?

— Ah, l'écriture, voilà qui renseignerait parfaitement sur la mentalité d'un individu, si elle n'était pas si souvent déformée à l'école.

Comment voulez-vous juger un homme sur une écriture qui n'a plus rien de naturel, de vraiment personnel ? c'est impossible !

Si elle était toujours spontanée, l'écriture serait, j'en suis sûr, un miroir très fidèle de notre âme. »

M. de Larmandie croit donc très fermement au « Merveilleux ».

L'existence de médiums fraudeurs ne prouve absolument rien, pour lui, contre l'authenticité des phénomènes dits spirites, et, malgré la fréquence de la fraude, il croit, dans une certaine mesure — et c'est le principal — à leur réalité.

M. de Larmandie croit, vous l'avez vu, à beaucoup d'autres choses encore. Mais il ne croit pas en aveugle : il exige des preuves sérieuses, il examine et il discute.

Il se garde, en effet, autant de la crédulité excessive que de l'incrédulité obstinée : c'est un état d'esprit qu'on ne rencontre malheureusement pas chez tous nos contemporains.

GEORGES MEUNIER.

Le Grêlon-Médaillon de Bagnols

Mgr l'Evêque de Fréjus a reçu de Bagnols (Var), un rapport très circonstancié sur un fait extraordinaire survenu le 2 juillet, et qualifié tout de suite de miraculeux par la population.

Le jour de la Visitation, vers une heure et demie du soir, sur le territoire de Saint-Paul (quartier Saint-Charles), trois charretiers vont être surpris par un orage très violent. Les tonnerres se succèdent sans interruption et un bruit effrayant, avant-coureur de la grêle, descend des nuages.

Tout à coup, avant que la pluie ne commence, tombé dans le ruisseau qui longe la route un grêlon de la dimension d'une grosse noix. L'un des ouvriers le prend ; tous l'examinent avec curiosité, et ils découvrent à l'intérieur du grêlon, comme dans un médaillon, l'image parfaitement nette — le buste seulement — d'une femme d'une idéale beauté, qui porte sur la tête une couronne et un voile ; les plis de sa robe sont maintenus par une ceinture ; elle a les mains pendantes, ouvertes et tendues un peu en avant. Pour eux, pas de doute, c'est l'effigie de la Très Sainte Vierge !

Les témoins du prodige voudraient porter la précieuse image à Bagnols pour la faire contempler à tous. Hélas ! ils sont loin de toute habitation, et ils n'ont aucun moyen de la conserver. Ils la gardent dans la main jusqu'à ce qu'elle finisse par disparaître avec le dernier morceau du grêlon. Ils avaient pu la contempler pendant 10 à 15 minutes ; et ce n'est qu'après ce laps de temps que la grêle mêlée de pluie a commencé à tomber.

Voilà, en résumé, le récit fait par MM. Denis Blanc, Paul Roubaud et Félix Abeille, qui ont signé, avec M. le curé de Bagnols, le rapport envoyé à Sa Grandeur.

En cette circonstance délicate, soucieux d'agir avec la prudence que recommande la Sainte Eglise, Mgr Guillibert a nommé une commission ecclésiastique à laquelle il a confié le soin de faire, à Bagnols même, une première enquête sur le fait matériel de l'événement qui préoccupe tous les esprits dans la région.

Cette commission, composée de M. le chanoine Salomon, curé de la cathédrale, de M. Truchi, directeur du grand séminaire, et de M. Chaix, secrétaire de l'évêché, s'est rendue à Bagnols lundi 13 juillet ; elle a entendu les trois témoins dont l'opinion publique se refuse absolument à suspecter la bonne foi. Elle a consulté également un bon nombre d'autres paroissiens dont le témoignage pouvait avoir quelque importance dans ce procès canonique.

Son rapport est déposé entre les mains de l'Ordinaire à qui incombe le devoir d'éclairer les fidèles. L'enquête se poursuit.

(Extrait de la *Semaine religieuse* de Fréjus et Toulon.)

L'EXHUMATION CANONIQUE

DE LA

Vénérable Mère Marie de Sales Chapuis

En 1875, mourut en odeur de sainteté, à la Visitation de Troyes, Thérèse Chapuis, en religion : sœur Marie de Sales. Elle était âgée de quatre vingt-deux ans.

C'est à vingt ans que Thérèse Chapuis avait fait profession au monastère de la Visitation de Fribourg (Suisse). Toutes les vertus chrétiennes, elle les pratiqua éminemment. Fort jeune, elle fut élue supérieure du monastère de Troyes. Sa vie s'écoula, moitié dans ce couvent et moitié dans celui que possède le même ordre, rue de Vaugirard, à Paris. Elle fut alternativement supérieure de ces deux monastères, le second l'élisant à cette charge, dès qu'elle cessait de diriger le premier. Les constitutions de l'ordre de la Visitation ne permettent pas, en effet, à une religieuse, d'assumer plus de six ans de suite la charge de supérieure dans le même monastère. Chaque couvent se trouve d'ailleurs absolument indépendant, l'ordre ne possédant pas de supérieure générale. On sait que les filles de saint François de Sales et de sainte Chantal sont cloîtrées et qu'elles partagent leur temps entre la prière et l'éducation des jeunes filles. Depuis le vote de la loi qui atteignit les Congrégations, les quelques monastères de Visitandines restées en France ne reçoivent plus d'élèves.

La réputation de sainteté de la Mère Marie de Sales (la Bonne Mère, comme on la nommait familièrement) franchit de bonne heure la grille des couvents qu'elle habita. Dieu se plut à manifester, par des prodiges presque journaliers, la sainteté de sa servante. J'exposerai peut-être un jour, ici, les petites fleurs de sa vie. Que d'anecdotes merveilleuses j'entendis raconter sur elle par des témoins dignes de foi ! Des princes de l'Eglise, des prêtres, des religieux et des religieuses de tous les ordres, des gens du monde, de braves ouvriers et ouvrières vinrent sans cesse vers elle, pour la consulter, entendre d'elle un conseil ou mot de réconfort dans les moments difficiles. Un saint et savant prélat, Mgr de Ségur, qui s'y connaissait, put dire d'elle : « L'Eglise ne voit pas une telle sainte tous les cent ans. » L'Œuvre dominante de la Vénérable, qu'elle considéra comme sa mission sur la terre, fut la double fondation d'une congrégation de prêtres et d'une congrégation de religieuses, qui, animés de l'esprit de saint François de Sales, se sont depuis cinq ans répandus sur toute la terre, prêchant l'Evangile et se consacrant aux bonnes œuvres.

En mai 1901, plusieurs journaux parisiens, mal renseignés et malveillants, firent entendre leur indignation : une exhumation, disaient-ils, avait été autorisée à la Visitation de Troyes. On avait extrait de sa bière un cadavre en putréfaction, puis on l'avait exposé, durant une grande journée, devant une foule accourue au monastère, avide d'un spectacle inédit, enfin, on avait obligé les petites pensionnaires du couvent, folles de terreur, à contempler l'horrible spectacle de ce cadavre informe et à baiser ces mains en pleine décomposition !

Une relation fidèle de la pieuse cérémonie fut publiée à cette époque par un témoin, un Père oblat de Saint-François-de-Sales. Récemment j'ai entendu, de la bouche d'un autre religieux, un récit très détaillé de l'exhumation de la Vénérable, à laquelle il assista en acteur, puisqu'il eut l'honneur d'être un des porteurs de la bière.

On sait que l'église a coutume, lors de l'introduction d'une cause de béatification en cour de Rome, de procéder à l'exhumation de celui ou de celle de ses enfants qu'elle veut placer sur ses autels.

Le 17 mai 1901 se réunirent au monastère de la Visitation de Troyes : Mgr de Pélacot, évêque de Troyes, Mgr Marzolini, M. Frédérico-Frédérici, les deux témoins envoyés par Rome, le Très Révérend Père Brisson, fondateur et supérieur général des oblats de Saint-François-de-Sales, Mgr Colson, curé de Crancey, des prêtres, une grande quantité de Pères oblats, des sœurs oblates, des anciennes élèves de la Visitation, et quelques laïques, parmi lesquels : l'amiral de Cuverville, la princesse Ledochowska, épouse du premier ministre d'Autriche, deux médecins et le commissaire de police de Troyes.

Toutes ces personnes se réunirent au chœur intérieur des religieuses visitandines, où se trouvaient aussi les jeunes pensionnaires de celles-ci. Après le chant du *Veni Creator*, dans une courte allocution, Mgr de Pélacot recommanda aux assistants, pour ne pas anticiper sur les décisions de l'Eglise, de ne pas invoquer la vénérable à haute voix et de ne pas lui donner des témoignages officiels de vénération.

Puis, par groupes, on se rendit au cimetière, situé dans un coin de l'enclos du monastère. Le travail de l'ouverture du caveau ayant été en partie opéré la veille, il fallut peu de temps pour briser la pierre qui en occupaitt le fond. Une bière de plomb, qui commençait à s'oxyder aux pieds, contenait la bière de bois. Déposé sur un brancard, ce double cercueil fut porté par des religieux et placé sur une table au milieu de la salle des assemblées. On fit sortir l'assistance. Demeurèrent dans cette salle : Mgr de Pélacot,

le T. R. P. Brisson, les deux témoins de Rome, les deux médecins, le commissaire de police, la supérieure de la Visitation, quelques oblates, la princesse Ledochowska et une ancienne élève du monastère. Le travail d'ouverture commença, pratiqué par un ouvrier. Lorsque fut soulevé le couvercle de la seconde bière, un immense voile de moisissure apparut, ne laissant voir que l'extrémité des pieds nus (la coutume est d'enterrer les visitandines sans bas, ni chaussures). Devant cette moisissure, ceux qui avaient assisté à l'inhumation de la Vénérable, en 1875, se souvinrent que la Bonne Mère avait été portée au cimetière à découvert, sous une pluie diluvienne. Les vêtements étaient ruisselants d'eau, au moment où, sur le bord du caveau, on avait fermé le cercueil, après y avoir déposé quantité de petits bouquets, pieux témoignages d'affection des assistants.

Quelques minutes se passèrent, tandis qu'on levait ce voile de moisissure, minutes d'anxiété pour ceux qui attendaient en dehors de la salle. Allait-on retrouver des restes informes ou, au contraire, la Vénérable apparaîtrait-elle conservée, comme elle l'avait jadis annoncé, en témoignage de l'inspiration divine de sa mission ? Tout à coup, Mgr Marzolini, entr'ouvrant la porte de la salle des assemblées, laissa tomber ces paroles, qui furent écoutées dans le plus profond silence : *Corpus omnino intactum*, « le corps est tout à fait intact ». Débarrassé de sa couche de moisissure et des vestiges de vêtements en lambeaux, le corps fut lavé par une visitandine, une oblate, la princesse Ledochowska, une ancienne élève de la Visitation, demeurées seules avec les deux médecins et le commissaire de police. Le corps apparut alors d'un blanc d'ivoire. On procéda à l'habillage, les chairs restées fermes et flexibles comme celles d'une vivante se prêtèrent à tous les mouvements désirés. Détail merveilleux : les visitandines du second monastère de Paris ayant envoyé une robe, on dut l'élargir, car le corps plutôt fort de la vénérable n'avait rien perdu dans le tombeau. Aucune chaussure ne se montra assez large pour contenir les pieds. Force fut donc de courir chez un cordonnier du voisinage, acheter une paire de pantoufles. La princesse Ledochowska affirma à mon interlocuteur que non seulement le corps était intact et blanc, mais qu'au côté gauche, exactement à la place du cœur, les chairs étaient rosées et comme transparentes. L'étonnement des médecins était à son comble. Aucune odeur ne se dégageait de ces restes, qui reposaient depuis vingt-sept ans au tombeau.

Lorsque la Vénérable fut habillée de son costume de visitandine, on plaça son corps sur une table, un coussin sous sa tête que l'on couronna de roses blanches par-dessus son voile, puis on l'environna de fleurs. Alors tous ceux qui étaient entrés au monastère furent admis dans la salle des assemblées. Il était environ midi. Jusqu'à sept heures du soir, chacun put faire ses dévotions isolément et en silence près de la Vénérable. Tous, et les jeunes pensionnaires en tête, demandèrent à embrasser les mains admirables, et on fit toucher à celles-ci des médailles et des chapelets.

« C'est bien notre Mère, disaient les religieuses et les Pères qui l'avaient connue. Elle semble dormir, sa figure est seulement un peu émaciée ».

Le soir, à sept heures, on procéda à la mise en bière. On déposa le nouveau cercueil dans un caveau préparé à cet effet au-dessous d'une petite chapelle du monastère. A l'heure de la mise en bière, la figure n'avait pas noirci, pas plus que les mains d'ailleurs ; les chairs avaient seulement un peu jauni au contact de l'air.

Cette conservation sembla surnaturelle à tous les assistants, surtout après la prédiction que la Vénérable avait faite plus de vingt-sept ans auparavant.

A. Schmitte.

Quelques cas de vision dans le cristal

Compte rendu d'expériences présentées à la Section de Lille de la Société universelle d'Etudes psychiques par le docteur Joire, *Président de la Société.*

Un clinicien célèbre a dit une fois : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. »

Cette formule, éternellement vraie, a, depuis lors. été bien des fois répétée par tous ceux qui ont fait de la clinique, autrement qu'en théorie ou dans les laboratoires.

Cette vérité, fondamentale en médecine, peut être utilement transportée dans le domaine de nos études psychiques.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas chercher à reproduire, à tout hasard, avec n'importe quel sujet, un phénomène que nous voudrions observer. Mais ce sont les médiums qu'il faut étudier ; c'est-à-dire que nous devons les prendre, comme ils se présentent, avec les facultés spéciales à chacun d'eux, et observer, par leurs moyens, les phénomènes qu'ils peuvent produire.

Telle est la base de la méthode scientifique que nous devons appliquer à l'étude des phénomènes psychiques, tout ordre inverse étant irrationnel et antiscientifique.

C'est ainsi que nous arriverons un jour, quand nous aurons un médium présentant l'extériorisation de la force, à montrer à M. G. Lebon le phénomène de lévitation pour lequel il a promis une prime au sujet ; mais non pas, comme il semble le supposer, en établissant une sorte de concours entre tous les

médiums pris au hasard, ce qui serait une absurdité scientifique.

Les expériences que je vais décrire sont du domaine de la lucidité et de la prémonition. Elles présentent ce caractère particulier que j'ai employé, pour les produire, le phénomène de la clairvision combiné à celui de la clairaudition.

Tout d'abord, quelques phénomènes spontanés m'avaient mis sur la trace de cette faculté spéciale du sujet.

L'un d'eux présente assez d'intérêt pour être cité.

Un jour, L..., se trouvant chez moi, en état de somnambulisme profond, se met à parler et la conversation suivante s'engage entre nous :

— Oh, que je suis fatiguée ! dit L...

— Pourquoi donc êtes-vous fatiguée ? Qu'avez-vous fait ?

— C'est cette longue route que je viens de faire qui m'a fatiguée.

— D'où venez-vous donc ? Où avez-vous été ?

— Mais je viens de R... et c'est loin, j'ai mal aux jambes, je suis bien fatiguée.

Or, R..., dont parlait le sujet, est une ville voisine, située à 11 kilomètres. Je savais parfaitement qu'elle n'y avait pas été, ni ce jour-là ni les jours précédents ; il n'en avait même pas été question car elle n'y va jamais. Ce matin, elle avait seulement fait quelques courses en ville.

Peu de temps après, sans attacher d'autre importance à ses paroles, j'éveille L...

Je remarque qu'elle donne encore des signes de fatigue, et, sans avoir aucun souvenir de la conversation qui a eu lieu pendant son sommeil, elle me dit encore :

— Je ne sais pourquoi, je suis horriblement fatiguée, on dirait que j'ai marché toute la journée.

— Ce n'est rien, lui dis-je, vous avez fait des courses ce matin, c'est là ce qui vous cause cette fatigue qui va bientôt se dissiper.

Le lendemain je revois L..., qui me dit en arrivant :

— Hier, pendant que j'étais chez vous, j'ai manqué la visite d'un de mes oncles, que je n'avais pas vu depuis très longtemps, et qui est venu chez moi, juste pendant que j'étais ici.

— Ah ! pourquoi allait-il vous voir ?

— Il était venu demander si je voulais aller à la foire de R..., avec lui.

L... avait-elle donc eu, pendant son sommeil somnambulique, la perception de ce qui se passait à ce moment chez elle, et cela lui avait-il suggéré son rêve ?

Mis sur la voie par cette observation, je voulus essayer les facultés de mon sujet au moyen du cristal.

Je la fis donc placer un jour devant la boule de cristal, et lui recommandai de me dire exactement ce qu'elle y verrait.

Au bout de très peu de temps, elle annonce qu'elle aperçoit une chambre qu'elle décrit en détails. Dans cette chambre, elle voit une dame en costume de ville, le chapeau sur la tête, prête à sortir.

Dans la même pièce, un monsieur, le chapeau à la main, semblait attendre la dame.

Le sujet reconnaît dans cette dame Mme X..., et, par la description qu'elle en fait, aucun doute n'est possible. Mais, me dit L..., cette dame paraît fort ennuyée, elle a perdu quelque chose qu'elle cherche de tous côtés, et elle ne peut sortir sans l'avoir trouvé.

La voici qui ouvre une armoire et elle regarde sur toutes les planches. Elle cherche avec la main sur la planche supérieure.

Elle semble satisfaite, elle a trouvé ce qu'elle cherchait. Oui, c'est une clef qu'elle tient maintenant et qu'elle met dans sa poche.

Elle referme son armoire et se dispose à sortir.

Mme X..., interrogée le lendemain, est fort surprise quand on lui parle de la recherche de sa clef à laquelle elle s'est livrée. Elle reconnaît l'exactitude de tous les détails ci-dessus mais elle se fâche quand on lui parle de la personne avec laquelle elle se trouvait et demande pourquoi on l'a fait ainsi espionner.

Dans une autre expérience, je place de nouveau mon sujet devant le globe de cristal et, lui montrant un membre de la société qui est présent, je lui dis : « Vous allez voir M. X... dans le cristal, vous le reconnaîtrez et vous verrez où il a été ce matin. »

Au bout de peu d'instants, le sujet décrit une chambre, aux murs nus, meublée seulement de quelques chaises et d'une table couverte de livres et de papiers.

Elle reconnaît dans la chambre M. X..., debout, occupé à causer avec deux autres personnages. L'un d'eux s'approche de la table, y prend des papiers, les examine, revient vers les deux autres.

Ils discutent tous trois avec animation, dit-elle ; ils gesticulent, se montrent les papiers qu'ils ont en mains ; ils paraissent ne pas être d'accord.

L'un des trois personnages tourne constamment le dos c'est un homme assez fort ; mais, une remarque que fait L..., c'est qu'il a quelque chose de bizarre qui lui grossit le cou, on dirait une grosse cravate qui lui élargit le cou.

M. X... nous raconte alors que, le matin, il est allé à un rendez-vous, avec deux autres personnes, dans un bureau qui correspond en effet à la description que nous a fait L... Là ils ont discuté assez vivement une affaire qui ne s'est pas arrangée.

Il nous explique le troisième personnage que le sujet a vu seulement de dos. C'était un homme, qui portait une casquette anglaise, placée très en arrière, qui lui descendait, par conséquent, jusque sur le cou et qui, en effet, vue de dos, pouvait donner cette impression d'une chose qui lui élargissait le cou outre mesure.

Ce dernier trait est à noter, dans cette observation.

En effet, le sujet voit quelque chose qu'il ne reconnaît pas. Il ne décrit donc pas un objet vu en imagination, car il nous prouve, par la description qu'il en fait, qu'il ne sait pas ce qu'il voit. Il perçoit une image qu'il nous décrit, mais le témoin seul reconnaît cette image, et il faut que ce soit lui qui la traduise, pour nous montrer qu'elle est conforme à la réalité.

Dans une autre expérience, j'ai voulu tenter de combiner la clairaudition avec la clairvision. Je donnais donc au sujet une boîte de fer blanc, que je lui disait d'appliquer à l'oreille, il devrait y entendre, comme à un téléphone, les voix des personnes qu'il verrait dans le cristal.

Avant de commencer l'expérience, je l'endors et je lui fais la suggestion qu'elle verra, dans le cristal, une chose qu'elle fera le dimanche suivant, nous étions le jeudi.

Le sujet éveillé, je place devant elle la boule de cristal et je lui donne en même temps la boîte pour écouter.

Elle entend d'abord des bruits vagues et confus, comme au téléphone, dans lesquels elle ne peut rien distinguer.

Elle répète ensuite ces diverses phrases qu'elle entend distinctement.

— Dis-lui que tu voudrais voyager.

Une voix d'homme. — Il faut partir, il faut changer.

— Pourquoi ne viens-tu pas ?

Des voix de femmes, causant entre elles, empêchent d'entendre.

Une voix de femme. — Quelle jolie maison ! — Où est votre aîné ?

A ce moment, elle semble ne plus entendre, mais elle décrit une image qui lui apparaît dans la boule.

Elle voit d'abord une maison avec une porte cochère. Elle pénètre dans un vestibule, dans lequel se trouve une porte à droite, par laquelle elle entre dans une chambre qu'elle décrit.

Elle déclare, entre temps, ne pas reconnaître cette maison. La chambre qu'elle voit maintenant est une salle à manger. Elle y voit un buffet, divers objets qui garnissent la cheminée, et, dans le coin de la cheminée, est suspendu contre le mur un calendrier à effeuiller.

Avant d'aller plus loin dans la description de la chambre, voulant m'assurer si la suggestion que je lui ai faite se réalise, j'insiste pour qu'elle regarde et me dise la date qu'elle verra sur le calendrier.

Elle lit d'abord le chiffre 17, je lui demande de lire le jour inscrit, elle regarde attentivement et finit par lire : Dimanche. Je m'assure immédiatement que dimanche prochain sera bien en effet le 17.

Je lui laisse alors continuer la description de ce qui se trouve dans la chambre.

Une table ronde autour de laquelle on distingue, d'un côté deux personnes, de l'autre trois personnes.

Dans le coin, à droite de la porte d'entrée, L..., voit un objet placé à terre. Elle ne distingue pas très bien cet objet, mais me le décrit comme de forme cylindrique, présentant des rayures longitudinales ; cela a la forme et l'apparence d'un tambour, me dit-elle.

La table est servie, on prend le café.

Dans une des personnes qui est à table elle reconnaît un de ses parents, qu'elle n'a pas vu depuis plus d'un an ; en face de lui sa femme, deux de leurs enfants, et une autre personne.

Ce sujet enfin voit une personne que l'on introduit dans la salle, et se reconnaît elle-même.

Plusieurs personnes se lèvent de table, mais l'homme reste assis, le sujet s'approche de lui et, en même temps, elle entend le dialogue suivant :

— Tiens, quelle bonne nouvelle ! tu n'es plus malade ?

— Je ne l'ai jamais été.

— Mais si, on nous l'a dit.

— Pas du tout.

Divers bruits l'empêchent alors d'entendre.

Puis, de nouveau, elle saisit différentes phrases d'un dialogue, dans lequel elle ne comprend bien que ce que dit la voix d'homme.

— Pourquoi restes-tu là ?

— Tu n'es pas heureuse.

— Si tu veux m'écouter, tu seras heureuse.

A ce moment, plusieurs personnes sortent ; il ne reste que le parent, sa femme et L...

L'homme dit encore : — Que te manque-t-il ?

— Pas grand'chose, répond L...

Une discussion confuse, puis cette dernière phrase prononcée par la voix d'homme.

— Voudrais-tu faire un voyage avec moi.

L... était elle-même fort intriguée du résultat de l'expérience, car elle n'avait pas vu depuis longtemps le parent qu'elle avait reconnu dans la boule, elle savait qu'il avait changé de maison depuis, et se demandait si elle trouverait bien cette maison, qui lui était inconnue, telle que l'image la lui avait montrée

Le lundi, elle me raconta la visite qu'elle avait faite le dimanche.

Je note, en passant, que le sujet semble avoir totalement perdu le souvenir des phrases entendues par elle, et que j'ai notées avec soin au moment même de l'expérience. De sorte que, si elle me décrit très bien d'elle-même tout ce qu'elle a vu, il faut que je l'interroge avec précision pour lui faire répéter la conversation.

L'aspect extéreur de la maison l'a d'abord frappée, comme étant semblable à la vision qu'elle a eue dans le cristal. La grande porte, le vestibule, la porte de l'appartement à droite.

Elle-même en entrant dit : *Oh ! quelle jolie maison !* La disposition intérieure de la chambre est bien aussi telle qu'elle me l'a décrite : le buffet, la cheminée avec sa garniture et le calendrier, la table et, dans le coin, à droite de la porte, non pas un tambour, mais un de ces petits tabourets arabes qui a bien dans l'ombre, avec ses pans coupés, une apparence cylindrique, et présente des lignes longitudinales qui lui donnent en effet une certaine ressemblance avec un tambour.

Ici encore, comme dans l'expérience précédente, nous pouvons donc constater que ce n'est pas l'idée de l'objet qui s'est présentée d'abord à l'esprit du sujet et lui a fait créer l'image qu'il a décrite. Mais il semble bien avoir vu primitivement une image, qu'il n'a nullement reconnue, et dont la description, par ses côtés inexacts même, montre qu'elle n'a pas éveillé chez le sujet l'idée de l'objet réel.

L'image, vue dans le cristal, ne vient donc pas, dans ces cas particuliers, ni d'un souvenir subconscient, ni d'une idée, plus ou moins consciente, qui provoque une hallucination.

Les personnages à table sont bien tels qu'ils ont été vus.

La conversation s'engage d'abord sur la santé de la visiteuse et les phrases que j'ai notées sont répétées textuellement.

Ne voyant pas l'aîné des enfants avec les autres, c'est L... qui demande : « Où est votre aîné ? »

Puis c'est l'homme qui demande à L... si elle est heureuse où elle est, et pendant qu'ils causent ainsi, les autres personnes se lèvent de table.

Enfin le parent finit par demander à L... si, pour se distraire, elle ne désirerait pas l'accompagner dans un voyage qu'il doit faire.

Tout ce qui a été vu et entendu par le sujet, le vendredi, s'est donc réalisé exactement le dimanche.

J'ajouterai que, si la visite de ce parent, qu'elle n'avait pas vu depuis un an environ, pouvait se trouver dans la pensée du sujet au moment de l'expérience, les détails qu'elle a donnés étaient tout à fait imprévus et ne pouvaient pas se trouver même dans ses souvenirs subconscients. En effet, elle n'était jamais allée dans cette maison.

Je ferai remarquer aussi ce caractère particulier de l'audition mentale : Ainsi qu'on peut s'en rendre compte en se reportant à l'expérience et à la réalisation, les phrases ont été entendues sans ordre et sans suite, mais toutes se retrouvent dans la conversation, à une place où elles viennent se ranger naturellement.

On peut donc dire, au sujet de cette audition mentale, ce que j'ai dit à propos de certaines des images vues dans le cristal.

Ce n'est pas une idée primitive du sujet, qui a créé une hallucination et lui a fait suivre une conversation imaginaire se rapportant à l'idée préconçue. Au contraire, le sujet a perçu, d'une façon quelconque, et répété des phrases et des morceaux de conversation, dont il ne comprenait pas le sens, et qui étaient assez incomplets pour n'avoir aucune signification intelligible. Ils ne s'en sont pas moins trouvé ultérieurement s'adapter exactement et naturellement à la réalité.

Un dernier détail est à noter au sujet de ces expériences. Il ne s'agit pas ici de quelques cas favorables choisis au milieu de visions insignifiantes ou inexactes obtenues chez un sujet.

Les expériences que je viens de signaler sont les seules de ce genre que j'ai faites avec ce sujet.

Mais je tiens à ajouter ceci, c'est que, pour éviter des mécomptes et des expériences inutiles, il faut savoir n'expérimenter que lorsque le sujet lui-même y est bien disposé. Quand le sujet vous dit : « Je ne suis pas bien disposé, je ne réussirai pas aujourd'hui », n'insistez pas et remettez à un autre jour vos expériences.

De cette façon, vous pourrez avoir de nombreuses expériences, de résultats divers, mais qui toutes auront leur valeur. Le sujet avec le quel j'ai fait ces expériences est très intéressant non seulement au point de vue de sa lucidité dans le cristal, mais je lui ai découvert des facultés que je développe par l'entraînement, qui en feront l'un des médiums les plus remarquables. Il présentera cette qualité rare, en particulier, d'avoir été développé scientifiquement et par conséquent de pouvoir donner des expériences où l'on puisse se mettre complètement à l'abri de toute fraude et de toute illusion.

Dr JOIRE.

LES MAISONS « HANTÉES »

A Parigné-l'Evêque

Au mois de mai dernier les journaux ont signalé une maison hantée à Parigné-l'Evêque, près du Mans.

Le 1er dudit mois, en effet, comme l'on procédait à la réparation de l'ancien presbytère de cette commune pour l'affecter à l'usage de la caserne de la gendarmerie, plusieurs ouvriers et différentes personnes du bourg par eux appelées et invitées à écouter, entendirent, après le coucher du soleil, des bruits bizarres sortir des murs de l'immeuble.

Plusieurs fois pendant la nuit, une sorte de tambourinage métallique, un rappel qu'on eût dit battu avec des baguettes sur une feuille de tôle, et, alternant, des coups sourds et répétés qui ressemblaient à s'y méprendre à ceux d'un couperet de boucher sur un billot, retentirent avec force, à la grande stupéfaction des témoins que ces manifestations rendaient quelque peu apeurés.

Ces étranges bruits se renouvelèrent pendant quinze nuits consécutives, et, le 10 mai au soir, vers 9 heures, presque tous les habitants du bourg de Parigné étaient rassemblés en curieux près de l'ancien presbytère lorsque le tapage fait par l'invisible recommença. Plusieurs individus accompagnés du garde champêtre et porteurs de lanternes explorèrent toutes les pièces du bâtiment depuis la cave jusqu'au grenier pour tâcher de découvrir la cause des bruits, mais leurs recherches restèrent vaines. Rien d'anormal ne frappa leurs regards scrutateurs.

La population de Parigné s'émut de ces faits insolites et il n'y avait pas moins de quatre cents personnes à stationner tous les soirs autour du presbytère hanté, anxieux d'entendre les raps se reproduire.

Suivant des omniexplicateurs, cette maison hantée et ces raps n'existeraient — comme tous les autres — que dans l'imagination des ignorants et les « prétendus phénomènes » seraient dus tout bonnement :

1° A un malheureux chien voisin, atteint d'eczéma, et qui, en se grattant, frappait de la patte le toit de sa niche en bois recouverte de zinc et faisait ainsi un bruit qui se répercutait dans les diverses chambres du presbytère,

Et 2° au mugissement de la brise dans les fils télégraphiques qui passent au-dessus du toit dudit immeuble.

Cette explication vaut celle de la hantise de la maison de Cherbourg expliquée, il y a six mois, par le voisinage d'une hystérique, et celle de la maison hantée de Saint-Marceau (Sarthe) (voir l'*Echo* d'avril 1907), expliquée par l'ivresse d'un voisin et par la mortalité d'une bête à cornes et de lapins dans l'étable du bordage d'à côté !...

ANCINETTE

A Villiers-sur-Morin

Depuis quelque temps, des êtres invisibles viennent, la nuit, troubler la quiétude des hôtes du château dit « des Dames de Chelles », à Villiers-sur-Morin, château édifié au milieu d'un grand parc entouré de haies et de murs et bâti sur une hauteur d'où l'on découvre la pittoresque vallée de Morin.

Cette propriété est habitée par une personne de l'aristocratie belge, Mlle La Perre de Roo, fille d'un ancien officier décédé l'an dernier, qui était, dit-on, apparenté à la famille royale. La domesticité se compose d'une cuisinière et d'un cocher.

Quand le soir vient, le calme de cette retraite est depuis quelque temps troublé par des intrus dont on perçoit nettement le bruit des pas sur le gravier des allées et dont la présence a le don de faire furieusement aboyer le chien de garde.

Chaque soir, les mêmes faits se reproduisent ; alors Mlle La Perre de Roo se lève, ouvre sa fenêtre et tire des coups de revolver ; le cocher qui loge dans un pavillon voisin répond par des coups de fusil ; puis tout rentre dans le silence.

Pourtant, s'ils les entendent, les habitants de l'immeuble n'aperçoivent jamais les intrus que la perspective d'essuyer quelques coups de feu ne semble pas épouvanter, puisqu'ils réitèrent la nuit suivante. Et le lendemain, la châtelaine et ses serviteurs constatent qu'on s'est introduit dans le vestibule de la maison, bien que la porte, nullement fracturée, soit maintenue par une barre de fer que les mystérieux visiteurs trouvent le moyen de faire sauter.

Voilà plus de quinze jours que les hôtes du château de Villiers vivent dans des transes et brûlent des cartouches dans le vide.

Cette semaine, Mlle La Perre de Roo avait fait placer un détonateur électrique sur le passage conduisant au pavillon habité par son cocher. Au milieu de la nuit, la cartouche éclata.

Le cocher, aux aguets, sauta sur son fusil et fit feu à deux reprises. De son côté, la châtelaine se livra à son tir habituel. Mais les visiteurs qui devaient se tenir derrière un bosquet se rirent de la fusillade et n'en continuèrent pas moins leur conversation à voix basse, et le cocher entendit même l'un d'eux dire :

— Ce larbin n'a pas encore mangé assez de soupe.

Il ignore, d'ailleurs, la signification de ce propos.

De même que Mlle La Perre de Roo, il ne s'explique pas le mobile de ces visites nocturnes si pleines de mystère. Aussi la châtelaine vient-elle de demander la protection à la gendarmerie de Crécy-en-Brie.

(*Le Soir*, de Verviers.)

Les Curiosités de l'Occulte

(*Suite*, voir le numéro du 15 juillet 1908).

Pour tous ces motifs, nous sommes persuadés qu'à côté de la médecine physique, il doit exister une médecine morale. La médecine morale, comme le dit le docteur Bouchut, « devrait jouer un rôle presque aussi grand que la médecine physique et, loin de les exclure, la thérapeutique devrait utiliser simultanément les ressources que lui fournissent les agents psychiques et la force morale ».

En médecine plus qu'ailleurs, la foi est une force dont la puissance est sans limite, et peut réaliser des miracles. « *La faith-healing* (la foi qui guérit), dit Charcot, me paraît être l'idéal à atteindre, car elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. »

Cette foi, nous allons voir que c'est elle qui fait la grande force de la thérapeutique populaire. Presque tous les remèdes de bonne femme sont composés de deux parties : une partie médicamenteuse réelle, et une partie mystérieuse qui frappe le moral du malade. La partie médicamenteuse ne produirait-elle aucun effet, la partie mystérieuse aurait déjà produit la moitié de la guérison (1).

Les guérisseurs. — Le médecin idéal de l'avenir est celui qui aura appris à connaître la véritable constitution de l'homme, et qui ne se laissera plus égarer par des apparences illusoires (2).

Le guérisseur des temps futurs sera celui qui aura développé des pouvoirs internes de perception, auxquels il devra de trouver les causes cachées de tous les efforts externes.

---

(1) Cabanès et Barraud.

(2) Le médecin naît de par les lumières de la nature et de la grâce de l'homme intérieur et invisible, de l'ange qui est en nous. (Paracelse.)

Pour lui, les connaissances matérielles qu'il aura acquises ne seront pas les seuls guides, mais seulement ses assistants.

Son guide sera son *savoir* et non pas sa « croyance » et ce savoir lui donnera la « foi », seul pouvoir qui puisse agir sur cette part de l'homme que ne peuvent atteindre toutes les drogues qu'on lui administre. Le médecin moderne ne voyant jamais que la maladie et oubliant toujours le malade, peut parfaitement dire qu'il ne croit pas en ce pouvoir de la foi ; et pourtant, à son insu, il use constamment de ce pouvoir, puisqu'il ne peut obtenir les plus légers résultats et être quelqu'un que grâce à lui.

En effet, que serait un docteur, le plus grand même, le plus à la mode, qui aurait perdu toute confiance en son art?

Un médecin, qui n'aurait pas l'ombre d'intuition, qui ne croirait pas en lui et en qui personne ne croirait, ne pourrait pas exercer, quand bien même il serait sorti premier de l'école et victorieux de tous les examens (1).

Continuons les curieuses observations sur les guérisseurs, d'après les intéressants travaux de Cabanès et Barraud. Certains toucheurs sont très forts aussi pour *relever l'estomac tombé* ; pour les paysans, les maladies gastriques se résument dans le « décrochement de l'estomac », mais alors, au lieu d'une simple application des mains, ils exercent souvent des massages d'estomac, et d'une façon qui n'est point dénuée de bon sens. « J'ai vu un jour, a conté Mme Judith Gauthier, un jeune garçon pris d'une fièvre violente et d'un grand mal à la tête, avec douleurs à l'estomac.

Il déclara qu'il savait ce que c'était : il avait « l'estomac à bas ». Son seul regret était de ne pas être dans sa commune où il connaissait une *matrone* qui l'aurait guéri à l'instant. Notre commune n'était pas si dépourvue qu'il le croyait; elle possédait aussi une matrone. On le conduisit chez elle, il revint très soulagé et le lendemain le mal avait disparu.

« Que lui avait-elle fait? Par des frictions des pouces sur certains muscles de l'épigastre, elle lui avait remonté l'estomac, pour le serrer ensuite avec une serviette dans laquelle étaient écrasés des brins de lamberge. »

A propos d'estomac décroché, laissez-nous vous conter une histoire qui montrera jusqu'où la foi peut aller. Il s'agissait de remettre sur pied une pauvre fillette, que l'excès de fatigue et la mauvaise nourriture avaient épuisée. La guérisseuse, consultée, entra dans la chambre de la malade, ramassa des punaises, des puces et des poux. Elle attrapa des mouches et araignées, passa dans l'étable, prit des poux de porc, puis chercha dans le jardin des larves de courtillières, des chenilles. Elle arracha, en outre, de la bardane, de la racine de figuier et rentra chez elle. Elle fit frire le tout dans l'huile, rajouta du vin et une poignée de rejetons d'absinthe, et fit les prescriptions suivantes : administrer à la malade, à chaque repas, deux ou trois doigts de la mixture. L'obliger trois matins de suite à descendre à quatre pattes, la tête la première, comme un chien ou un chat, un escalier très raide. Les cinq matins suivants, la faire suspendre par les mains, pendant cinq minutes, à une branche de figuier. Pendant cette suspension, l'enfant devra faire de profondes inspirations ; ceci dans le but de consolider l'estomac à sa place.

Un magiste célèbre a dit : « Plus on emploie de cérémonies, plus on excite l'imagination de ses consultants et la sienne », et nous ajoutons, plus le résultat est concluant. Des mouvements irréguliers de la lumière astrale découlent les illusions ou hallucinations des visionnaires *d'en bas* ; alors le miroir de l'imagination (Translucide) se trouvant faussé, il en résulte des aberrations de l'esprit qui créent pour le guérisseur et voyant les pratiques stupides et baroques de leurs ordonnances ; néanmoins les résultats sont très souvent excellents, surtout si la foi réside chez les deux sujets.

Signalons encore celui qui a la spécialité de guérir le « vartaupe » ou furoncle, et qu'on appelle *vartaupier*. Tout le monde est *vartaupier*; il faut avoir, pour cela, étant enfant, étouffé sept taupes dans sa main, avant d'avoir mangé de la graisse.

La profession de *toucheur* est excellente dans nos campagnes; car un bon tiers de la population a été, est ou sera touché. Le *toucheur* ne réclame, en général, aucun salaire, mais la tradition veut qu'on laisse au moins une pièce de cinq francs à titre de gratification. D'ailleurs, ceux qui ne peuvent payer en argent, paient en nature : volailles, œufs, blé, maïs, etc , en quantité suffisante.

Un ouvrier normand, alcoolique lui-même, qui travaillait aux champs pour la modeste somme de 1 fr. 10 la journée, possédait un don de *toucheur* qui lui valait une petite rente annuelle de 2.000 francs.

Et ne croyez pas qu'on ne trouve des toucheurs qu'à la campagne; il en existe dans toutes les villes, et même à Paris, la Ville-Lumière. Il y a quelques mois à peine (janvier 1906), on pouvait lire, dans presque tous les journaux quotidiens, un article ainsi conçu : « Le cabinet de M. le juge d'instruction B... a vu hier un long défilé de malades guéris et reconnaissants. Le magistrat interrogeait M. P..., l'ancien tailleur de la rue C..., contre lequel, ainsi que nous l'avons annoncé, le parquet, sur la plainte du Syndicat des médecins de la Seine, a ouvert des poursuites pour exercice illégal de la médecine.

M. P... ne prescrivait aux malades qui venaient le consulter, ni régime, ni traitement : il se bornait à invoquer les esprits, imposait ensuite les mains sur le siège du mal... et le patient s'en retournait guéri. D'ailleurs, le thaumaturge n'acceptait aucune rémunération.

(1) Fr. Hartmann : *La magie blanche et la magie noire.*

« On ne peut pas me reprocher d'avoir exercé la médecine, a-t-il dit, je ne faisais pas d'ordonnances ; pas davantage on n'est dans le droit de prétendre que j'escroquais mes clients : je ne voulais pas être payé. Dieu m'a donné pour mission de guérir les hommes. A quarante ans, atteint d'un cancer à l'estomac, les médecins m'avaient abandonné. J'ai invoqué les esprits et les esprits me rendirent la santé. J'ai compris qu'une vertu mystérieuse résidait en moi, et que mon devoir était de l'employer au bien de mes semblables. Depuis, je me suis consacré à ma mission, heureux d'être l'instrument par lequel nombre de malades ont recouvré la santé.»

A l'appui de ses dires, M. P... a produit de nombreux témoins qui sont venus dire aux juges que les pratiques de l'ancien tailleur les avaient guéris. L'un souffrait d'un cancer, un autre était atteint de neurasthénie, un troisième avait une grave maladie d'estomac; tous rendent grâce à M. P..., *cet homme excellent et admirable*, disent-ils. »

A côté des *toucheurs*, il y a des *souffleurs* pour les brûlures et les entorses. Nous connaissons une jeune souffleuse qui a la réputation de guérir les brûlures, dans une ville du centre, siège d'une école de médecine très florissante. Cette jeune fille, septième enfant, avait, paraît-il, un lis dessiné sous la langue, et possédait une telle réputation dans sa ville, qu'un professeur de l'école de médecine voisine n'hésita pas à contrôler le fait, et à faire intervenir la jeune *souffleuse*, chaque fois qu'il se trouvait en présence de brûlures très douloureuses, chez des personnes impressionnables.

Ajoutons que les douleurs cessaient presque toujours, ou du moins s'atténuaient comme par enchantement.

Gaston Vuillier a raconté, dans *le Tour du Monde*, une excursion chez les *metzes*, c'est-à-dire les magiciens et sorciers de la Corrèze, dont voici quelques extraits :

« Cependant je poursuivais mes études sur les croyances et les superstitions des montagnards de la Corrèze et souvent, le soir, au temps froid surtout, réunissant quelques paysans autour de mon foyer, je notais ce qu'ils me racontaient. Parmi nombre d'aberrations, il se rencontrait des choses intéressantes et d'ailleurs, en ces récits bizarres du soir, leur esprit m'apparaissait toujours hanté par l'invisible. La grande lumière de l'été chasse le mystère, mais l'automne voilé de vapeurs ramène les problèmes troublants. C'est une saison d'une grande beauté en Limousin. Partout, à travers les landes, les bois, les gorges voilées de brumes, le soleil du soir miroite en reflets de pourpre et d'or. J'ai passé de longs instants devant des cerisiers sauvages aux frondaisons rougissantes, penchés sur des fonds bleus et s'effeuillant : larmes tragiques de l'automne qui semblaient s'égoutter dans l'infini...

Un matin, prenant un sentier, j'avais gravi une pente boisée. Les châtaigniers, sur un plateau voisin, tremblaient au vent et, avec les feuilles d'or tourbillonnantes, les fruits égrenés tombaient... Combien il est touchant, me disais je, de voir les arbres centenaires incliner leurs branches et répandre ainsi leurs fruits ! ils semblent dire aux pauvres : « Prenez, amis, cela vient de mes moelles, voici des mois que, dans les mystères du sol où ma vie se recueille, je travaille pour vous, maintenant l'hiver va venir avec les froides neiges ; prenez ceci, prenez, je vous le donne, c'est la nourriture assurée pour les mauvais jours. Comme vous j'ai des souffrances, l'ouragan me secoue parfois avec fureur, il me tord, me brise ; tenez, emportez aussi ces branches desséchées, vous pourrez vous réchauffer sous le chaume avec les débris du patriarche des bois. »

Et, le soir, devant le feu de châtaignier qui flambait, pétillait joyeusement avec des sifflements, des cris et des fanfares soudaines, j'y songeais, bénissant dans mon cœur le bon vieil arbre, patriarche des bois, je me disais : Pourquoi s'étonner si les primitifs, vivant en communion constante avec la nature, ont prêté une sorte de langage aux nuées, au vent, aux arbres et aux ruisseaux ? En imaginant, en quelque sorte, l'âme végétale, ils ont pu prêter à l'arbre la faculté de sentir comme nous-mêmes, et l'armer d'une volonté.

Déjà l'antiquité avait consacré les arbres aux dieux. Un poète latin entendit gémir les bois sacrés. « A la mort de César, dit-il, leur silence fut troublé par des voix lamentables. » Les historiens prétendent que les chênes de Dodone rendaient des oracles en parlant. Nos traditions populaires, qui ont conservé au poirier sauvage, à l'églantier, à la verveine, à la fougère et à d'autres végétaux des pouvoirs occultes, seraient-elles un héritage de l'antiquité ?

En cette veillée d'automne, je parlais à mes voisins, réunis autour de moi, de l'arbre, de ses instincts, de ses destinées, et l'un des hommes disait :

« Moi, j'ai pu mieux que beaucoup d'autres faire des remarques. Longtemps je vécus, vous le savez, avec les plantes, puisque je fus jardinier ; durant plus de trente ans, j'aidais le père François, celui qui exploitait les terres du château en ruine des Lentillac ; là-haut, au-dessus de nos têtes, le pauvre vieux est mort, c'était un brave homme. Eh bien ! nous avions observé tous deux que le voisinage du laurier fait mourir la vigne. Combien de fois nous avons tenté de les faire vivre côte à côte sans y jamais réussir ! A la fin, pris de colère, le vieux arracha les lauriers qui faisaient tout ce mal et les vignes se prirent à renaître dans ce même endroit. Nous avions remarqué aussi que la vigne, de son côté, a la haine de la ciguë. Elle la détruit sans pitié et le mal ici ne me paraît pas grand. La *rue* fait également mourir la ciguë. Les hommes ne sont pas les seuls à se faire la guerre entre eux.

Mais il est des plantes qui se veulent du bien, qui éprouvent une véritable sympathie l'une pour l'autre. La vigne, par exemple, aime le voisinage de l'orme, elle y grandit à merveille, et le figuier profite rapproché du platane. »

Et tandis qu'il parlait, je me disais que les curieuses observations de ces paysans avaient déjà été faites par les poètes anciens. Virgile n'a t-il pas recommandé dans les *Géorgiques* la saison à laquelle il faut marier la vigne à l'ormeau.

Ovide n'a-t-il pas écrit *Ulmus amat, vitis non descrit ulmum?*

(A suivre) C. B.

ÇA ET LA

Un fantôme dans un hôpital

La directrice de l'hôpital Saint-Bartholomé, à Londres, miss Isla Stewart, dans un banquet qu'on lui offrait mardi à l'occasion du vingtième anniversaire de son entrée en fonction, a raconté l'étrange histoire suivante :

Il y a quelques années, elle avait dans une de ses salles un petit garçon qui souffrait d'une maladie des reins.

C'était un orphelin n'ayant plus qu'un frère, un marin, qu'il aimait beaucoup et qui servait dans les mers de Chine. Un matin l'enfant lui raconta qu'il avait passé la nuit heureuse parce qu'il avait rêvé que son frère n'avait pas quitté son chevet. A l'heure du rapport, l'infirmière de nuit lui déclarait que, au cours de la nuit, elle avait vu un marin près du lit de l'enfant. Elle s'était aussitôt dirigée vers lui pour lui demander comment il s'était introduit dans l'hôpital, mais en arrivant près du lit elle n'avait plus vu personne.

Le même fait extraordinaire s'était reproduit deux fois pendant la nuit.

Les sourcils

Très arrondis et élevés, au-dessus des yeux, ils indiquent de l'indifférence; formant une ligne droite vers le nez et baissant brusquement vers les tempes ils indiquent des passions vives; à peu de distance des yeux et avançant au-dessus en les ombrageant, ils indiquent de l'ambition. La violence creuse un pli vertical entre les deux sourcils. Les sourcils des personnes légères sont minces et ceux des personnes jalouses se rejoignent au milieu.

A toute règle il y a des exceptions.

La fin d'un blasphémateur

Des personnes nombreuses et dignes de foi ont été témoins de ce fait véritablement saisissant. A Sainte-James-sur-Sarthe, le jour de la Fête-Dieu, un forgeron, nommé Auguste Railland, âgé de 53 ans, s'était plu à plaisanter en termes grossiers sur les préparatifs de la procession. Puis il monta, malgré l'assistance, sur le tabernacle d'un reposoir que l'on construisait en face d'un calvaire, et là, apostrophant le Christ, il s'écria : « Si tu n'étais pas un fainéant, tu me descendrais. »

Au même moment, le blasphémateur s'effondrait d'une hauteur de 4 mètres, se faisant des blessures si graves que, trois jours plus tard, il expirait après une affreuse agonie.

Cette fin du forgeron Railland qui, détail à noter, était tombé, il y a quelques années, d'une hauteur de 16 mètres sans se faire de mal, a produit dans le pays une intense émotion.

Fantôme de chien vu par un chat

M. Carrington rapporte le très curieux fait suivant :

Un monsieur et deux dames se promenaient dans la campagne, lorsque l'une des dames, qui est clairvoyante, déclara qu'elle voyait un chien marcher devant eux et le décrivit minutieusement aux deux autres personnes, qui ne voyaient rien. Comme ils en parlaient, un chat sortit d'une maison voisine et s'approcha très tranquillement jusqu'au point où la dame accusait la présence du chien. Arrivé là, il s'arrêta brusquement, fit le gros dos, cracha et donna des coups de griffes dans la direction de l'animal fantôme, puis se retourna subitement et regagna sa demeure à toute vitesse.

Phénomènes au moment de la Mort

En 1902, j'étais de garnison à Buenos. Le 27 décembre vers les 6 heures du soir, je reçus un télégramme de mon frère qui habitait avec ma famille, un pays près de Vicenza, pour m'annoncer que l'état de notre mère s'était aggravé; ma mère souffrait depuis quelques années d'une maladie de cœur. — Malgré mon désir de courir au chevet de ma mère, je dus remettre mon départ au lendemain matin, faute de train.

Inutile que je vous dise quelle tendre affection j'avais pour ma mère et combien était profond le sentiment qui me liait à elle; de là vous pouvez penser dans quel état d'âme je me trouvais.

Cependant, vers 11 heures je me couchais, bien convaincu que je n'allais pas dormir, quoique j'éprouvasse un grand abattement; mais contrairement à ce que je pensais, je m'assoupis peu après et dans ce léger sommeil m'apparurent deux globules lumineux qui se posèrent sur les deux chaises qui se trouvaient à droite de mon lit. Je me rappelle parfaitement mon état d'angoisse occasionné par les efforts inouïs que je faisais pour me réveiller complètement et observer à mon aise les deux globes lumineux vers lesquels je me sentais attiré par un pouvoir occulte. Je réussis enfin à me réveiller; les globes avaient disparu; mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant ma chambre illuminée par une douce et subtile lumière qui persista encore quelques instants. Je me rapelle d'avoir éprouvé alors comme une espèce d'égarement, mais d'avoir ressenti en même temps avec l'étonnement un calme indéfinissable. — Aussitôt que la lumière se fût dissipée, il me vint le doute qu'elle aurait pu venir de la chambre à côté où dormait ma femme avec les tout petits enfants, et dont la porte restait constamment ouverte; mais la chambre était sombre. Je demandai à ma femme si elle avait allumé la lumière, mais elle me répondit que non; et les enfants étaient en trop bas âge pour pouvoir le faire. On ne pouvait pas supposer non plus que la lumière fût venue du dehors, parce que la villa que j'habitais était isolée et éloignée de la ville. Néanmoins j'ouvris la fenêtre et au dehors le temps était sombre et les ténèbres épaisses .

Avais-je été victime d'une illusion ? Mais de suite ma pensée s'était portée vers ma pauvre mère et un frisson avait couru mon corps.

Le matin, je me levai de très bonne heure et je pris le premier train pour Vicenza, et de là pour mon pays où j'appris que ma bonne mère dans la nuit était passée à une autre vie; et au moment où la pauvre femme rendait le dernier soupir, ma sœur aînée Rose, qui l'assistait dans ce moment solennel, était tombée évanouie; évanouissement qui se prolongea assez longtemps. Mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut d'entendre que la mort de ma mère et l'évanouissement simultané de ma sœur avaient eu lieu à l'heure précise où j'avais vu les deux globes lumineux : et après leur disparition, la chambre illuminée.

Capitaine G. M.

(Communication reçue de Brescia, par la *Revue du spiritualisme moderne.*)

Pratique de sorcellerie

M. de Puymaigre raconte dans ses Mémoires le fait suivant au sujet d'un colporteur que ses amis et lui rencontrèrent. Baissant la voix, il dit d'un ton mystérieux : « Messieurs, j'ai des secrets particuliers ; par exemple, je puis vous faire voir la figure de la personne morte que vous m'indiquerez. » A ces mots répond un éclat de rire, c'est à qui se moquera le plus du malheureux colporteur. Mais lui insiste d'un air très sérieux et assure qu'il est prêt à faire cette épreuve sur-le-champ. Alors un de nos volontaires, M. L..., se lève en disant : « Je veux savoir à quoi m'en tenir ». C'était un homme d'environ vingt huit ans, né dans les Vosges, d'un physique robuste, d'un courage éprouvé, d'un caractère froid, exempt de faiblesse et d'entraînement. Ce charlatan prétendant que cette expérience ne peut se faire devant témoins, le cantinier lui indique un cabinet attenant à notre salle. Le colporteur s'y renferme avec M. L..., après s'être muni d'un réchaud. Au bout de quelques minutes nous entendons un cri aigu et un bruit sourd, semblable à celui d'une chute. Nous accourons tous, nous ouvrons brusquement la porte : nous trouvons notre camarade étendu sur le plancher et le colporteur debout et triomphant. M. L..., que nous transportâmes dans la salle, ne tarda pas à reprendre connaissance et, lui ayant demandé ce qui l'avait mis en cet état-là, il nous répondit qu'ayant indiqué au mercier ambulant une jeune personne qu'il avait beaucoup aimée et qui était morte depuis cinq ans, le prétendu sorcier avait jeté une poudre sur le réchaud, qu'il s'en était élevé une fumée assez épaisse, que cette fumée avait semblé prendre un corps, et qu'elle lui avait offert les traits de la femme qu'il avait désiré revoir ; alors il s'était senti tellement troublé qu'il avait perdu connaissance. Voilà ce que je vis ; je livre sans commentaire cette anecdote à mes lecteurs. » (*Souvenirs sur l'Emigration, l'Empire et la Restauration*. Plon.)

A TRAVERS LES REVUES

CURIEUSES MANIFESTATIONS OBTENUES PAR UN MÉDIUM DANS UNE MAISON « HANTÉE »

M. A. Viaud, président du Cercle d'études psychiques de Périgueux, rend compte, dans le *Progrès spirite*, d'une curieuse série de manifestations obtenues par un médium de Bordeaux, Mme Rose Agullana. Ce médium avait bien voulu répondre à l'appel du Cercle, qui l'avait invité à venir à Périgueux pour expérimenter dans une maison « hantée ».

La séance eut lieu au rez-de-chaussée de ladite maison, qui appartient à M. Breuil, gendarme en retraite, et qui est sise à un kilomètre de la ville. Vingt personnes y assistaient.

Six ou sept personnes se placent autour de la table, écrit M. Viaud, mais avant qu'aucun mouvement de celle-ci ne trahisse la présence d'une entité, Mme Agullana, s'adressant à M. D..., qui occupe l'un des bouts de la table, lui dit : « Je vois à côté de vous un vieillard (ici description détaillée de l'esprit aperçu) ...ce doit être votre père ou peut-être votre grand-père... il dit qu'il est votre grand-père. »

M. D... répond : « Madame, mes deux grands-pères sont morts depuis longtemps et je n'en ai gardé aucun souvenir. » — Nous allons, dit Mme Agullana, lui demander son prénom. La table, interrogée, donne Jean. — « Mon grand-père maternel, dit M. D..., portait en effet ce prénom, mais je ne l'ai jamais connu ; il était mort avant ma naissance. »

Le médium, s'adressant alors directement à l'esprit, lui demande s'il veut bien affirmer son identité en répondant aux questions qu'on va lui poser. On lui demande quel est l'âge de son petit-fils. Rép. 30 ans (exact). D. Est il marié ou célibataire ? R. marié ; en effet, sa femme lui fait face à l'autre bout de la table, détail ignoré du plus grand nombre des assistants, et particulièrement de Mme Agullana, qui voyait ce monsieur pour la première fois et depuis dix minutes à peine. On demande ensuite si son petit-fils a des frères et sœurs et, sur sa réponse affirmative, on le prie d'en indiquer le nombre. La table frappe successivement cinq coups, ce qui arrache à Mme Agullana une exclamation approbative, mais elle continue à frapper et ne s'arrête qu'au septième. Le médium interroge du regard M. D..., qui faisait savoir qu'en effet, il est le plus jeune de huit enfants.

Mme Agullana appelle alors à la table le fils du propriétaire de la maison, accouru de Paris, la veille au soir, à la nouvelle que son père avait été victime d'une lâche agression de la part d'un visiteur nocturne qui voulait entrer malgré lui dans sa maison. Ce jeune homme était depuis quelques instants à peine assis à la table, quand Mme Agullina lui dit : « Je vois près de vous une jeune femme... elle est grande, brune, mais elle a une peau très blanche ; elle est coiffée en bandeaux frisés... elle marche difficilement, comme quelqu'un qui s'en va d'une maladie de langueur. » — M. Breuil fils, la voix troublée par l'émotion, répond : « C'est ma femme, elle est morte d'une fièvre typhoïde, mais elle a langui deux mois avant de s'éteindre. — Mme Agullana ajoute : « Elle vient de dire : Maria. » —

Je connais aussi, dit M. Breuil, de plus en plus ému. — Elle a près d'elle, continue le médium. l'esprit d'une jeune fille qui se nomme Antoinette. » M. Breuil répond : « C'est sa sœur. » — Vous venez d'être embrassé par un esprit, reprend le médium, n'avez-vous rien senti? — M. Breuil déclare avoir éprouvé comme un léger frôlement sur la joue droite. — C'est bien cela, dit Mme Agullina, vous venez d'être embrassé deux fois; c'est par une vieille femme âgée, coiffée d'un mouchoir noué sous le menton; le mouchoir avance sur le visage, cachant presque entièrement le front; elle est assise et pleure amèrement. Elle dit : « J'ai souhaité plus de cent fois la mort »; elle parle aussi de gilles, M. Breuil dit: « Je la connais ». Quelqu'un chuchote dans l'assemblée : « C'est sa mère. »

Mme Agulina, se retournant ensuite vers M. R. ., de Périgueux, lui dit : « Vous avez près de vous une femme qui est une de vos proches parentes, mère ou grand'mère... elle a les cheveux très blancs, et si cela peut vous la faire reconnaître, elle a les sourcils très accentués et très noirs... c'est votre mère, affirme-t-elle ensuite..., elle vient de le dire : « Il a toujours été une forte tête » (sourires dans l'assemblée). M. R... convient alors que c'est bien le portrait de sa mère.

Toute l'assistance est profondément impressionnée par ces révélations extraordinaires du médium.

Cependant Mme Agullana, n'oubliant pas qu'elle était venue pour s'occuper de l'esprit dont les hauts faits troublaient depuis si longtemps l'existence paisible des habitants de la maison, attendait avec impatience que celui-ci se présentât. Soudain elle annonce qu'elle voit un homme d'un certain âge, petit, trapu, la tête ronde, le nez arrondi; il est en bras de chemise et porte un de ces pantalons de toile bleue connus sous le nom de salopettes. A cette description, plusieurs personnes reconnaissent le plus proche voisin de M. Breuil, décédé il y a plus d'un an, et qui était en fort mauvais termes avec lui dans les derniers temps de sa vie. Le médium l'interroge :

D. — Est-ce vous qui frappez les coups que l'on entend toutes les nuits et d'heure en heure, depuis près d'un mois?

R. — Oui.

Mme Agullana lui fait remarquer que s'il produit ces bruits pour affirmer son existence dans l'au-delà, il fait bien et doit continuer (grimace significative de M. Brevil père), mais que si c'est par vengeance, il doit cesser, car il se fait le plus grand tort.

Les questions continuent :

D. — Pourquoi en voulez-vous à M. Breuil?

R. — Citerne.

(Ici une petite explication est nécessaire : M. Breuil habite, ainsi que nous l'avons dit, à mi-hauteur d'un coteau très élevé, où il ne faut pas songer à creuser de puits. Il résolut donc de faire percer, tout à côté de sa maisonnette, une citerne destinée à recevoir, au moyen de dalles et de tuyaux, les eaux pluviales. C'est dans les premiers jours de janvier 1908 qu'il se mit à la besogne, et, du jour où le simple tracé en fut exécuté sur le terrain, des coups régulièrement espacés et se reproduisant assez exactement toutes les heures, à partir de la nuit tombante jusqu'au lendemain matin, se firent entendre, à son grand désespoir. L'auteur de cet article a entendu lui-même ces bruits, au moins quinze fois, à quatre ou cinq reprises différentes. On eût dit des coups de pic de carrier frappés dans l'intérieur du sol, à une assez grande profondeur; ils étaient très sourds, et leur intensité variait souvent d'un soir à l'autre. Ces bruits, très nets à l'intérieur de la maison, n'étaient pas perceptibles du dehors. Le nombre des coups frappés n'était pas toujours le même; j'ai entendu parfois onze coups, d'autres fois quatre ou cinq seulement. Toutes les fois qu'il m'a été donné de constater ces bruits, nous étions quinze ou vingt personnes dans la pièce et tout le monde les entendait très nettement.)

Ces éclaircissements fournis, revenons à notre interrogatoire. — Il est bien entendu que toutes les réponses sont obtenues par la typtologie.

D. — Alors, c'est pour l'empêcher de terminer sa citerne que vous venez troubler ses nuits?

R. — Oui.

D. (*ironiquement*). — Mais vous n'avez pas peur de tomber dedans?

R. — Si.

Impossible de lui faire comprendre qu'il ne court aucun danger, puisque n'ayant pas de corps il ne saurait choir dans un trou et s'y faire mal. Il s'obstine à soutenir que cette citerne est dangereuse pour lui.

LES LIVRES

La Vie d'une âme (Louis Gauthier, 1880-1903). — 1 vol. de 230 pages. — Prix 3 francs (Baudelot, 36, rue du Bac à Paris, éditeur).

La Vie d'une âme est un recueil des plus belles lettres adressés par le jeune diacre Louis Gauthier, du diocèse de Nevers, à plusieurs de ses amis :

« Si j'en juge par moi-même, dit François Coppée dans la préface qu'il écrivit pour cet ouvrage posthume, voici un petit livre qui sera, pour beaucoup, une cause de charme et d'édification.

Certes, elle fut exquise l'âme de ce jeune diacre Louis Gauthier, et dans ces pages éparses, dans ces fragments de correspondance, nous constatons que le clergé de France à perdu, en sa personne, l'espoir d'un talent d'élite et des plus nobles vertus. Pour ma part, après avoir fermé ce livre, je me suis rappelé la sensation si triste que j'éprouvai un matin, devant un verger dont toutes les fleurs avaient été détruites par la gelée. La mort de ce jeune lévite fait perdre, en effet, l'espérance d'une magnifique moisson de belles paroles et de bonnes œuvres ».

—o—

Parus à la même librairie :

Initiations, par Sédir. 1 vol. in-12 carré. Prix : 2 francs.

Ce sont trois contes où se retrouvent les personnes qui figurent déjà dans les *Lettres magiques*, du même auteur. La lecture de ce petit livre, dont le style est clair et les descriptions variées, est extrêmement attachante.

La Santé par la respiration, par le Dr Victor Arnulphy. Prix : 2 francs.

L'auteur résume dans cet ouvrage toute l'hygiène de la respiration. Il indique douze exercices de respiration pour développer la poitrine et fortifier le corps. Il montre comment on peut, en variant, suivant le cas, la façon de respirer, traiter sans médicament une foule de maladies, y compris la tuberculose.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-78